

J.-A. GIUSTINIANI

Contes et Légendes Corses

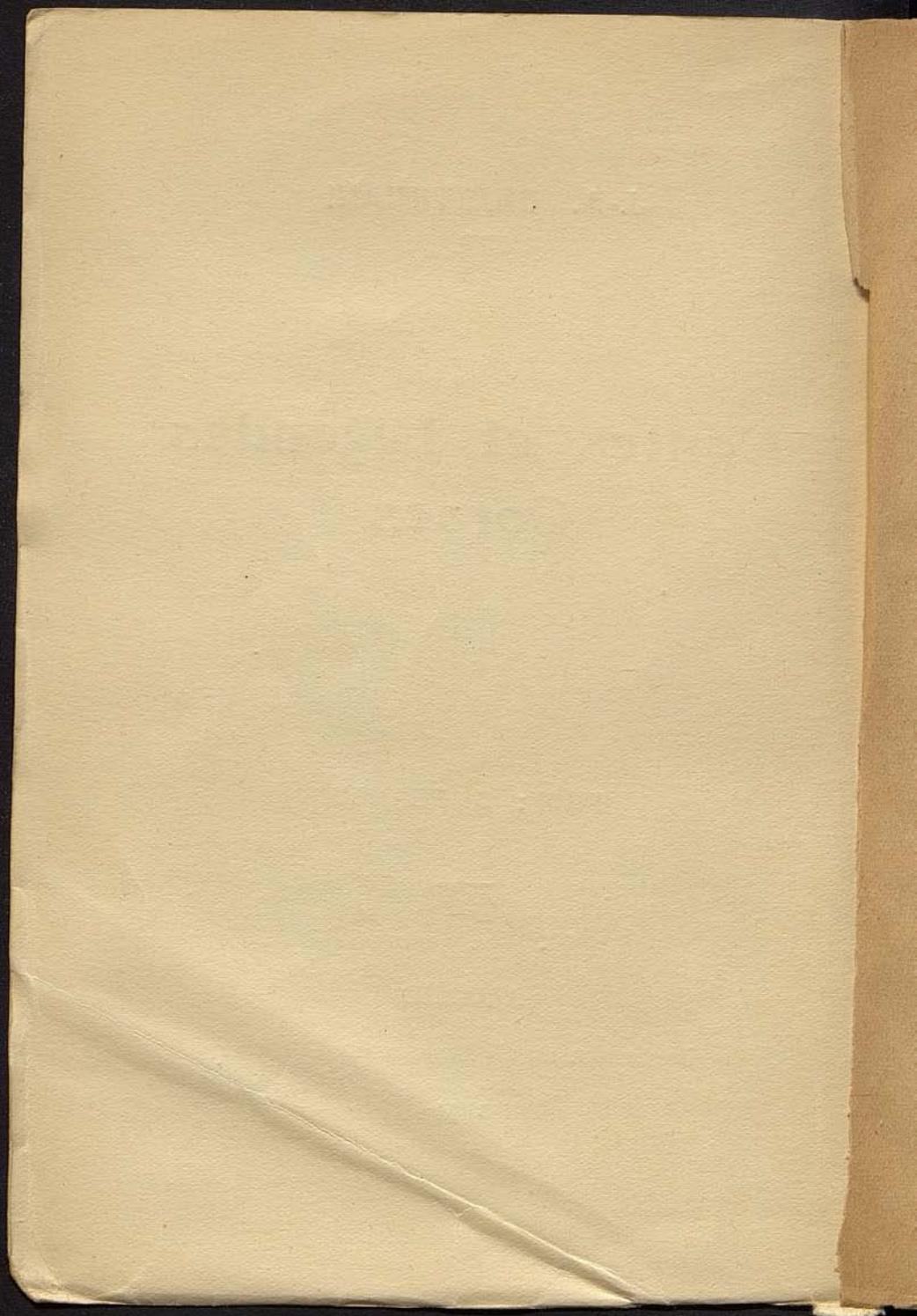


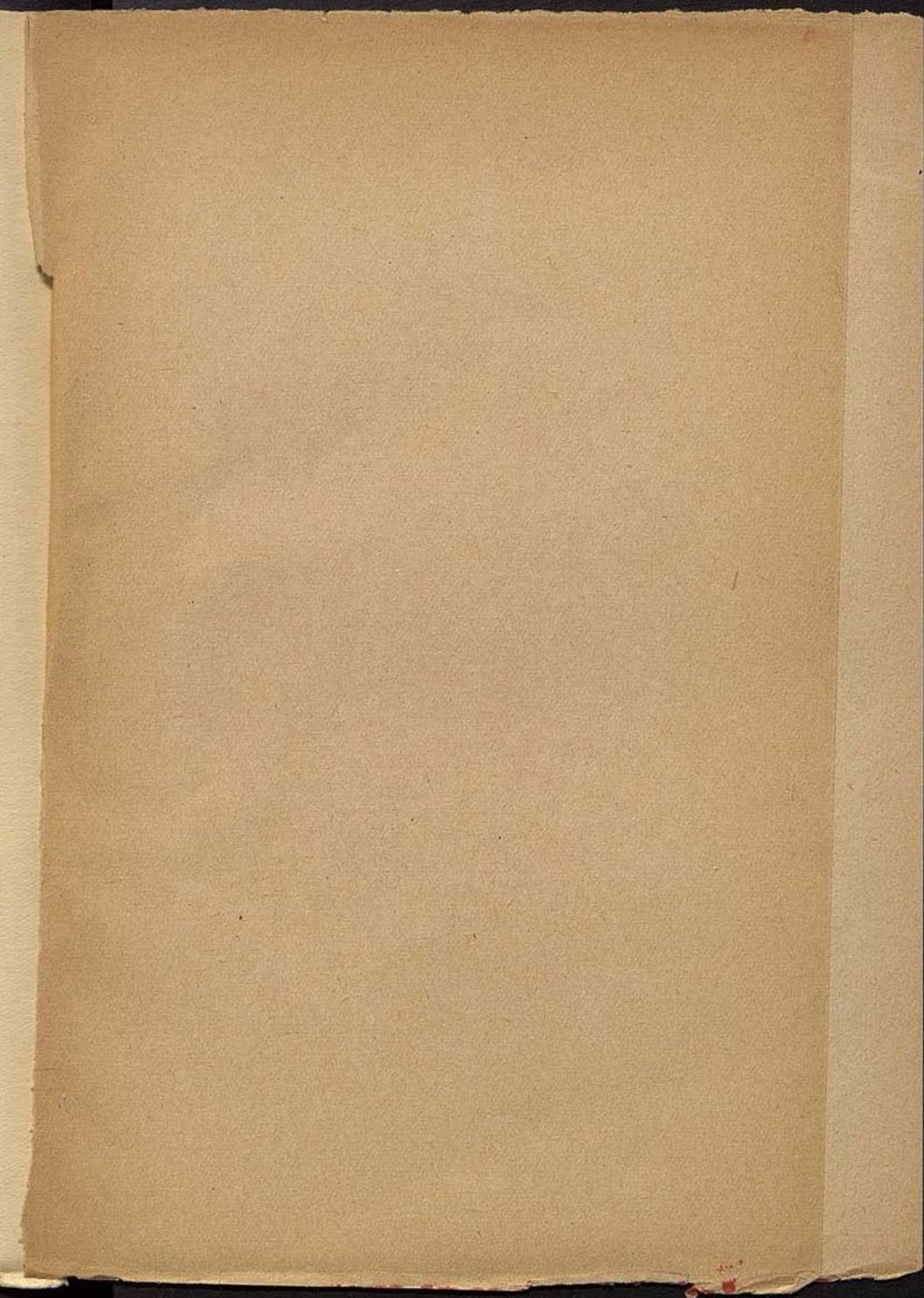
PRIX : 5 FRANCS

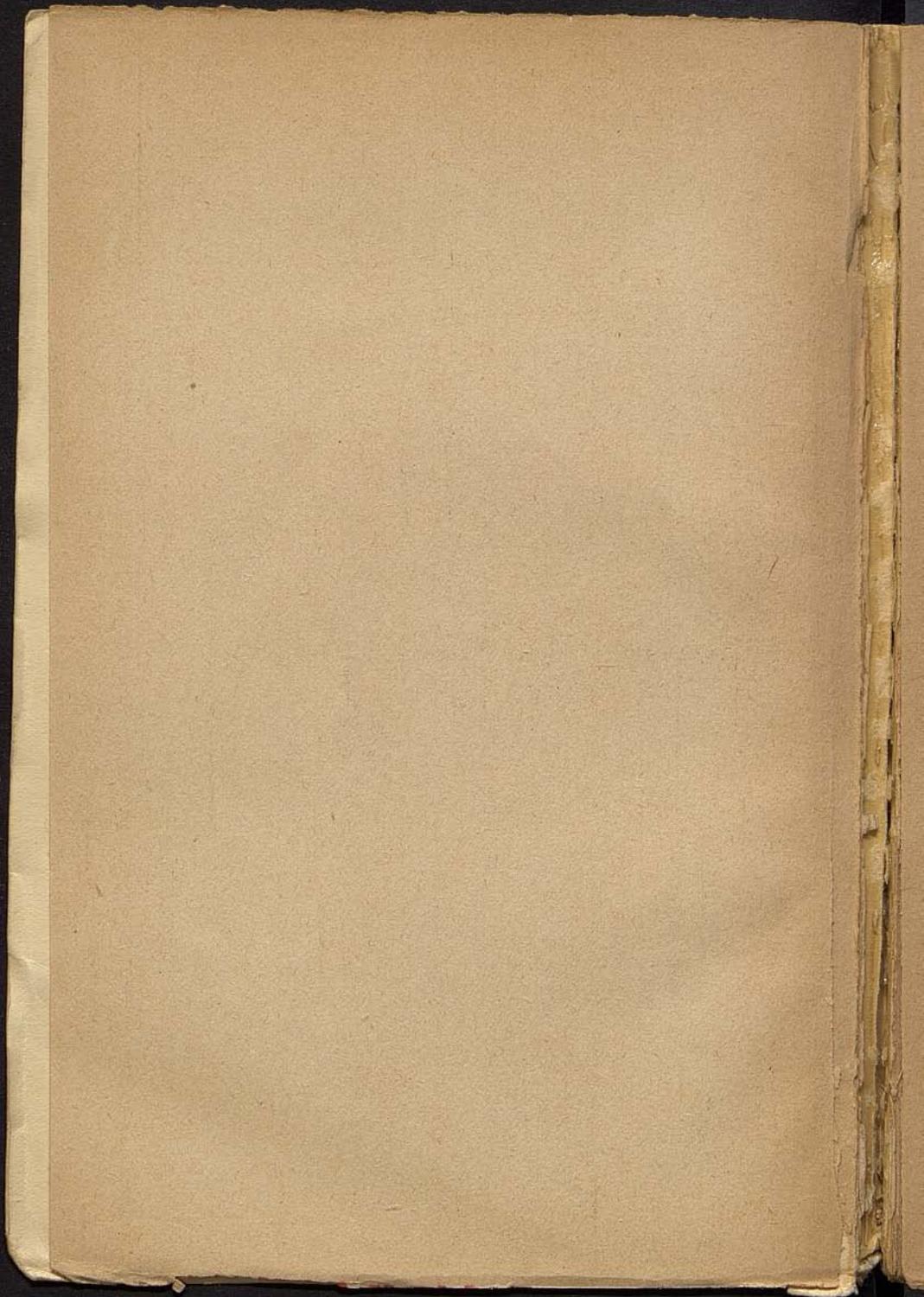
AJACCIO

IMPRIMERIE DE L'« EVEIL DE LA CORSE »

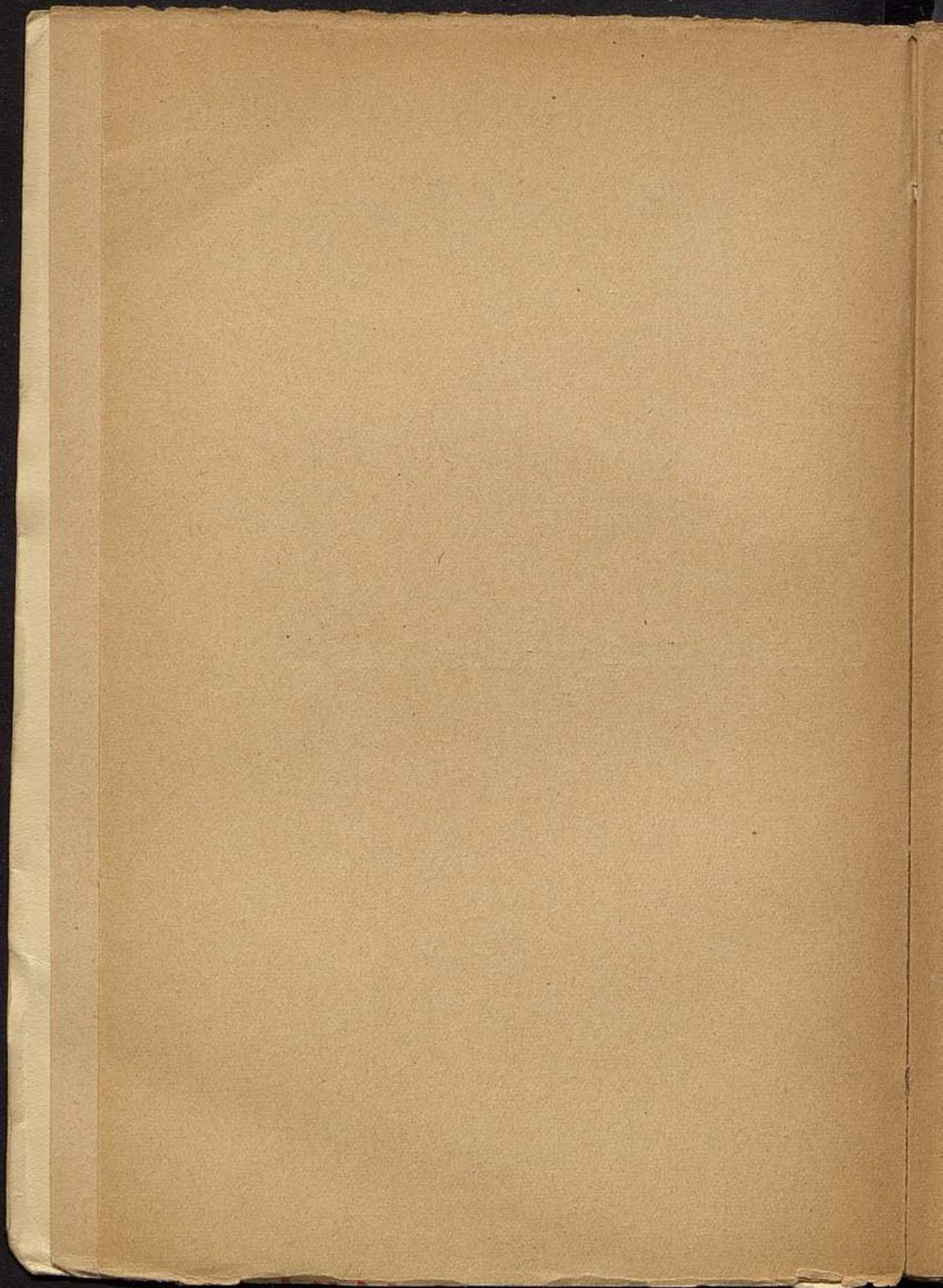
1934







Contes et Légendes Corses

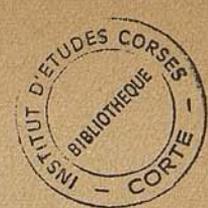


C398.2
GU
62256

09154.035X

J.-A. GIUSTINIANI

Jacques Antoine
1867-1937



334

Contes et Légendes Corses

GU
62256



Rosette

AJACCIO

IMPRIMERIE DE L'« EVEIL DE LA CORSE »

1934



1885

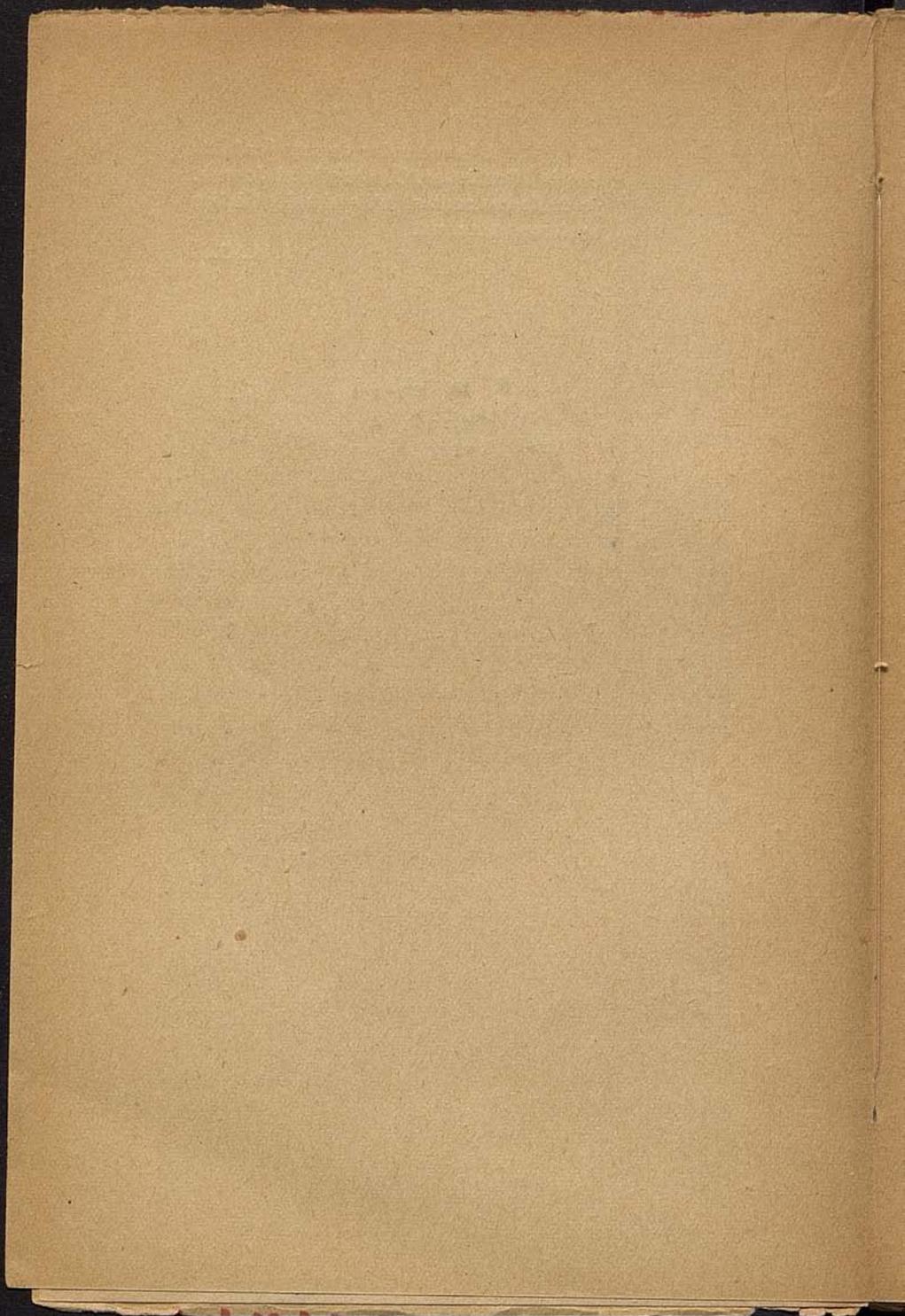


A la mémoire de mes enfants
chérés : Gracieuse, Constantin et Joseph,
je dédie ces contes qu'ils aimaient à lire
au temps heureux.

J.-A. G.

A la mémoire de ma fille
Mattea, décédée à Corté, le
27 Avril 1934.

J.-A. G.





À mes lecteurs,

Mes chers amis, la légende s'en va.

Jadis, nos aînés passaient les longues veillées de l'hiver, ou la moisson faite, les longs jours d'été, à parler de revenants et de fantômes et à se raconter gravement des épisodes de notre histoire insulaire que leur inculte imagination ornait de merveilleux et rendait ainsi terribles ou délicieusement poétiques. Ils croyaient bonnement que messire Satan, sous de multiples aspects, faisait de fréquentes incursions dans nos villages pour jouer de vilains tours aux pauvres gens ou les détourner du droit chemin. Mais le Malin, heureusement, était toujours contrecarré dans ses ténébreux desseins par quelque moine ou par quelque vieil ermite qui arrivait au moment propice.

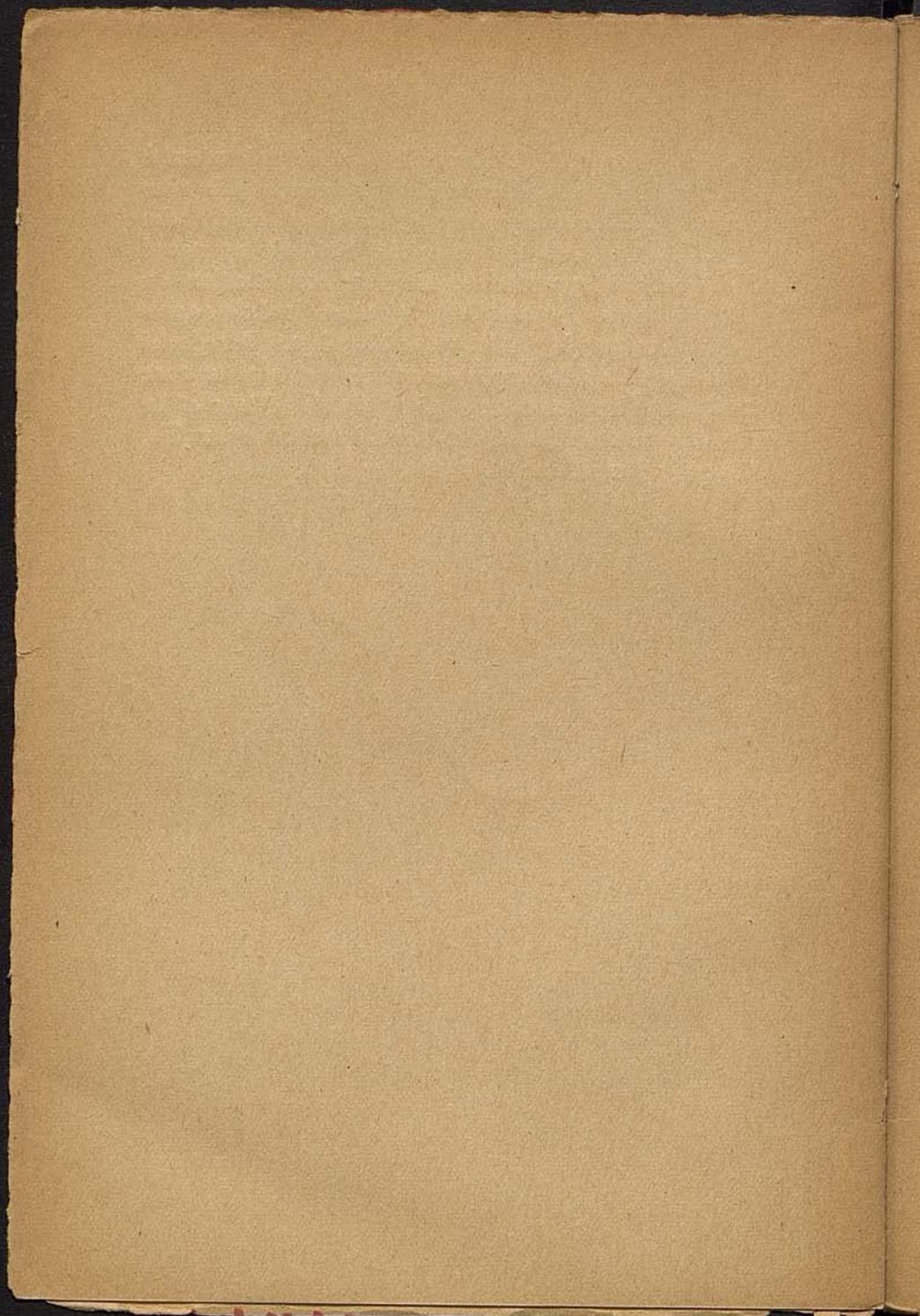
Pour nos ancêtres ignorants et crédules, un rocher représentant plus ou moins exactement, vu d'un certain point et d'une certaine distance, une personne ou un animal, n'avait point jailli tel quel du sol aux temps des fréquentes convulsions terrestres, ou n'avait pas été sculpté par la lente action des éléments au cours des siècles. C'était un être humain figé dans la pierre pour des raisons qu'il ne leur était pas difficile de découvrir et auxquelles ils croyaient fermement.

Et tous, jeunes et vieux écoutaient bouche bée et les yeux grands ouverts, parce qu'ils charmaient leur vie oisive et les arrachaient à la banale réalité, ces contes étranges dont les héros sont le démon, les sorciers, les nécromans, les moines, et aussi les bizarres statues que la nature a sculptées dans le granit de nos montagnes.

Puis, la science et la civilisation se tenant par la main sont venues et, soufflant sur les superstitions et les préjugés, ont tué l'illusion et ne nous ont laissé que le scepticisme au cœur. L'Histoire, qui prend une nation à son origine et nous la montre ensuite luttant pour son existence et pour son indépendance, nous intéresse seule. Quant à la légende — qui est en quelque sorte l'histoire morale et intellectuelle des masses populaires puisqu'elle met à nu leur âme simple avec ses croyances et ses espérances, ses craintes et ses terreurs — on la laisse de côté, on la rejette comme un hochet, bon tout au plus à amuser les enfants ou un épouvantail propre à les effrayer.

Mais à ceux qui aiment à connaître les anciens Corses tels qu'ils étaient quand, se reposant de la lutte, ils vivaient patriarcalement dans leurs pauvres demeures, oisifs et naïfs ; à ceux qui, non contents de constater le progrès accompli, essayent de remonter la route qu'il a suivie ; à ceux d'entre nous enfin qui, se souvenant du temps où l'aïeul vénérable racontait de si étonnantes histoires, versent parfois sur le passé une larme de regret parce qu'ils gardent encore son culte, nos légendes plairont toujours.

C'est pourquoi j'ai recueilli en les présentant à ma manière, c'est-à-dire très simplement mais avec amour, quelques légendes et quelques contes des différentes régions de notre île. Et c'est pourquoi aussi je viens apporter ma modeste contribution au folklore corse, après tant d'autres, même après Sabella. ce pur joyau littéraire dans lequel le regretté Jean-Baptiste Marcaggi a su condenser, avec un rare bonheur et une touchante piété filiale, l'âme et la vie des anciens Corses tels qu'ils étaient autrefois, tels qu'ils étaient encore il y a cinquante ans.



COR - SICA

Quelques-uns de ceux qui ont voulu expliquer le nom de notre île ont prétendu qu'il lui vient de *Cor* et de *Sica*, noms d'un jeune homme et de sa compagne qui, les premiers, ont habité la Corse et l'ont ensuite peuplée. Mais un auteur très ancien et ignoré prétend que l'origine du mot *Corsica* n'est pas si naturelle qu'elle en a l'air et que, de même que le sol de l'île, elle est due à un événement extraordinaire.

Sa version, quoique bizarre, ne manque pas d'originalité et, par cela même, mérite d'être connue.

Au temps où les continents n'avaient pas la même configuration qu'aujourd'hui, dit-il, une jeune fille celle nommée *Sica* avait épousé un farouche guerrier venu du pays des Ligures. Les Othello ayant toujours existé, l'étranger devint bientôt furieusement jaloux de sa femme qui, bien entendu, était innocente, et qu'il tua un jour dans un accès de colère et de férocité; puis il lui arracha le cœur, y planta son poignard et le jeta dans le *Rhotanus*, nom primitif du Rhône.

Quelques jours après, dans la Méditerranée aux flots bleus, une terre nouvelle émergeait qui, par un de ces hasards inexplicables, figurait et figure encore un cœur traversé par un poignard dont le manche serait formé par le Cap-Corse et la pointe par l'extrémité

méridionale de l'île. C'est pour cette raison qu'on lui donna le nom de *Corsica* — cœur de Sica — et que, par une mystérieuse influence du sol, quiconque naît dans notre île aime la France, pays de Sica, comme on aime une mère. C'est pourquoi aussi nos ancêtres ont lutté pendant quatre siècles pour ne pas subir la domination des Génois, descendants du bourreau ligure qui immola la douce Sica.

La Tour Maudite

Sous l'âpre caresse du vent qui souffle avec violence, les branches des oliviers et des érables se tordent convulsivement, crépitent et mêlent leur plainte funèbre aux hurlements du gros chien noir qui tire sur sa chaîne sous la fenêtre du presbytère. Une ombre immense, opaque, enveloppe le village de Sarrola-Carcopino comme d'un linceul de mort pendant que ses habitants, serrés autour de l'âtre, restent mornes et silencieux. Par intervalles, un coin du ciel s'embrase, des éclairs aveuglants s'étendent sur la plaine et, des ténèbres épaisses, surgit, pour s'effacer presque aussitôt, la vieille *Tour Génoise* qui se dresse, imposante aïeule, près de la petite église aux murs délabrés.

Ce qui se passa là au cours des siècles, nul ne le sait; mais, rien qu'à la voir de loin, un vague effroi saisit le voyageur qui croit voir, comme dans un songe douloureux, se dérouler devant lui les sanglants épisodes de la lutte homérique des ancêtres.

Pendant longtemps, nul ne l'habita, nul hormis les larves qu'enfante l'imagination, l'araignée aux bras démesurés, la souris aux dents blanches et l'oiseau nocturne au vol circulaire. Puis, une famille du delà des monts est venue s'y dérober aux attaques d'ennemis implacables. Les trois hommes ont, à ce que l'on se dit tout bas, arraché de leurs mains crispées les intestins encore fumants de leurs victimes. La grand-mère, morte il y a quelques années, a poigné elle-même l'assassin de son mari et jeté son

cœur aux chiens. Ils vivent là, les étrangers, rien que la nuit, sortant le matin, moroses et méfiants, pour aller on ne sait où et ne rentrant que le soir, fort tard.

Ce soir-là, à la faveur du brouillard et sous la pluie fine, ils étaient rentrés avant la nuit. Après avoir mangé sommairement, comme toujours, ils s'étaient assis sans bruit autour du foyer où brûlaient avec des crépitements des souches de bruyère encore vertes.

Trois coups secs furent frappés à la porte. Personne ne bougea. On frappa plus fort. Hommes et femmes se levèrent aussitôt. En un clin d'œil, les deux carabines déposées dans un coin étaient dans les mains des deux aînés. Le plus jeune, le pistolet au poing, avec précaution ouvrit la porte. Un jeune homme correctement vêtu cria avant d'entrer :

« L'hospitalité, s'il vous plaît ! Je viens de loin pour aller bien loin ; je suis fatigué et il fait mauvais temps.

— Entre et prends garde à toi !

— J'ai ma jument blanche en bas. Elle a bien faim !

— Entre et ne t'en préoccupe point. »

Et l'adolescent sortit, descendit le vaste escalier en pierre, enfourcha la jument et partit. A un détour du sentier raboteux, la bête s'arrêta net.

« Va donc, par la Madone ! » Et il la frappa rudement. Elle ne bougea pas. L'homme sauta à terre. Alors la jument parla :

« Je suis ta grand'mère. Votre tour d'être châtiés est venu à moins que...

— *In nomine patris !* » dit la voix nasillarde

d'un moine qui, sa quête finie, rentrait au convent de Valle-di-Mezzana et qui, se croyant seul, commençait tout haut sa prière.

Au même instant, la jument déploya de vastes ailes noires et, partant comme une flèche, se perdit dans l'espace. Les deux hommes restèrent ébahis, en présence l'un de l'autre. Enfin l'étranger saisit dans sa main vigoureuse le poignet du moine et, tremblant pour la première fois, lui cria : « Il faut que tu nous sauves; suis-moi ! »

Et il l'entraîna, prenant des raccourcis, sautant les murs, franchissant les ruisseaux et les fossés, hagard, hors de lui.

Fébrilement, il ouvrit la porte et poussa dans l'intérieur le moine qui, pouvant enfin respirer et voulant appeler à son aide le Dieu secourable auquel il s'était consacré, porta sa main droite à la hauteur du front et commença d'une voix tremblante :

— *In nomine patris et fil...*

Le sol fut ébranlé ; une clarté rouge illumina l'intérieur sombre de la tour ; on entendit un bruit formidable, et, déployant des ailes immenses de chauve-souris, l'inconnu, dont on n'avait pas encore aperçu les pieds fourchus, traversa l'épaisse muraille qui s'était fendue du sommet à la base et disparut, laissant après lui une épouvantable odeur de soufre et de corne brûlée.

Près de la petite église coquette et blanche située entre le pittoresque village de Sarrola et le hameau de Carcopino, se dresse maintenant un élégant et svelte clocher, bâti en partie avec les pierres de la *Tour Maudite* qui, il y a à peine trente ans, montrait encore au septentrion la large fente par où s'échappa, pendant une nuit lugubre, le gentilhomme aux pieds fourchus, aux ailes immenses de chauve-souris.

Une seconde mésaventure du diable

« Par mes cornes ! se dit un jour le diable, irrité de ce qu'il était revenu bredouille de la *Tour Génoise*, nous allons voir un peu si dans ce maudit village de Sarrola, qui, heureusement, nous fournit sa bonne part de morts, nous n'allons pas capturer l'âme vivante qu'il doit encore à notre enfer. » Et, dissimulant ses cornes sous une toque de velours noir, il jeta un manteau sombre sur ses épaules velues et monta sur un cheval ailé qui n'était autre qu'un vieux sorcier sarrolais connaissant tous les recoins de la localité à explorer.

Vers minuit, Satan et sa monture tournoyaient au-dessus du village et, peu après, atterrirent à l'entassement chaotique de rochers des *Zili* qui, du petit plateau où s'élève l'oratoire de Santa-Maria, dévale en pente raide jusqu'au ruisseau du *Lavo*.

A mi-flanc, parmi ces rochers, se trouvait une vaste pierre plate qui formait une sorte de dalle près de laquelle, appuyée à un ciste, une jeune fille d'une quinzaine d'années dormait profondément. C'était une orpheline qui vivait seule, libre et insouciant, dans une vieille mesure et qui n'aimait qu'une chevrete qu'elle menait paître un peu partout. Ce soir-là, après avoir erré dans les environs du village, elle s'était arrêtée aux *Zili* et, grisée par la mélancolie du crépuscule d'été et par l'arome puissant des cistes, elle s'était laissée gagner par le sommeil. Nul, parmi ses

voisins, habitués à la voir sortir et rentrer à toute heure selon ses caprices, n'avait songé à aller la chercher.

Satan, sûr enfin d'avoir sa proie, était descendu de cheval, s'était assis à quelques pas de la jeune fille et, la couvant des yeux, attendait patiemment son réveil. Car, paraît-il, s'il lui est permis d'enlever pendant la nuit une personne éveillée, il lui est interdit d'y toucher si elle est endormie. Satan donc attendait. Une heure, puis deux, puis trois s'écoulèrent et l'enfant ne se réveillait pas encore. L'inquiétude commençait à s'emparer de l'âme de l'inferral rôdeur. Il s'approcha de la dormeuse et toussota dans l'espoir de la réveiller. Peine inutile. Et plus le temps passait, plus son inquiétude se changeait en angoisse et il grimaçait et se tordait horriblement, car sous son corps qui s'alourdissait davantage à mesure que le jour approchait, il sentait la pierre s'amollir et se creuser. Allait-il, chauve-souris géante habituée seulement aux ténèbres de son royaume, rester cloué là pendant toute une longue journée, sous l'aveuglant et implacable soleil de Sarrola ?

Et, au ciel profond et d'un bleu cru, les myriades d'étoiles pâlissaient puis s'effaçaient les unes après les autres. Puis il ne resta plus au firmament que la planète Mars qui, semblant le narguer de son œil d'or mat, continuait à rayonner dans l'infini.

Or, voici que tout à coup s'éleva joyeux et clair dans l'air léger le son de la cloche de Santa-Maria appelant les fidèles à la messe basse du vieux curé. Presque aussitôt, dans une maison voisine, le coq chanta. Alors l'orpheline se réveilla...

Mais il était trop tard pour l'échappé des enfers qui ne songeait plus qu'à la fuite et qui essayait en vain depuis un moment de remonter sur sa bête.

Enfin, raidissant tous les muscles de fer de son corps dans un effort dont nul homme sur la terre ne serait capable, il parvint à enfourcher son cheval, et, riant d'un rire sinistre, il disparut vers le septentrion, laissant la jeune fille folle d'épouvante.

« Enfant, me disait la bonne et vieille grand-mère qui me racontait cette histoire il y a plus de cinquante ans, garde-toi d'aller jouer du côté des Zili où tu pourrais t'endormir: le diable y vient toujours chercher l'âme vivante dont il a besoin dans son enfer. »

Je ne tins naturellement pas compte de sa recommandation et, le lendemain, avec quelques gamins de mon âge, je vagabondais parmi les rochers des Zili et j'y vis, non sans frayeur, sur une vaste pierre plate, les étranges et profondes empreintes des pieds nus de Satan et des sabots de son cheval.

Le Moalin Fantôme

Un jour, il y a de cela bien longtemps, j'accompagnais un bon vieillard d'Ucciani, presque nonagénaire, qui se rendait aux champs. Nous suivions le sentier étroit de *Cuzzéra* qui longe le torrent venu du *Tasso*, à peu près à sec en ce moment-là, et mes regards curieux fouillaient les tas de cailloux, les touffes de marrube et les fouillis de ronces pour y découvrir du nouveau, car le nouveau a toujours attiré les enfants. Cherchant ainsi, je découvris non sans surprise, à demi enseveli sous le sable et la végétation victorieuse, un énorme disque de pierre polie, une meule dormante.

« Oncle Jacques, m'écriai-je, il doit y avoir eu ici autrefois un moulin ! »

— Oui, me répondit-il, et sache qu'il y est encore et qu'il y sera toujours. »

Et comme, ne le comprenant pas, je le regardais avec étonnement, il ajouta : « Ecoute et tu sauras ce que je veux dire. » Et il raconta.

« Ici vivaient au temps jadis le meunier Paolo Sarpi et sa jeune femme, une meunière accorte et jolie, mais plus légère et plus inconstante que les libellules et les bergeronnettes qui s'ébattent au bord du ruisseau. Presque toutes les fois que son mari montait au village, poussant devant lui son mulet

chargé de sacs en peau de porc pleins de farine qu'il allait remettre à ses chalands, la volage créature recevait au moulin la visite d'un ami, l'imprudent Matteo Coltri.

Paolo ne tarda pas à être mis au courant du manège des deux amoureux. Il sentit le rouge de la honte monter à son front, mais il contint sa colère. Seulement, le lendemain, après avoir arrêté sa meule de façon à laisser un écart anormal entre les deux pierres, il dit à sa femme :

« Je ne sais pas ce qu'a le moulin aujourd'hui, mais il ne va plus et il m'est impossible de le remettre en marche. Mon cousin Michel'Angiolo, qui est un maître meunier hors de pair, peut seul le réparer. Je vais donc partir pour Cuttoli, où il habite, et je l'amènerai dans trois jours. Enferme-toi ici pendant mon absence et ne donne asile à personne. »

Et il partit après avoir eu soin de rabattre sur les meules et sur le coffre l'épaisse couverture en toile de lin qui empêchait la diffusion de la farine. Mais, dès qu'il fut hors de vue, il s'enfonça dans le maquis, fit un grand détour et alla se cacher dans un fourré d'où il pouvait surveiller sa demeure.

Vers le soir, il vit Matteo s'avancer à grands pas du côté du moulin, y arriver et y entrer. Il proféra un juron puis il ricana. « Ah! ah! le joli merle est dans le nid du faucon. Malheur à lui ! »

Quand la nuit fut venue, il quitta son observatoire, et, à pas de loup, regagna le moulin. Il heurta à l'huis et appela. Sa femme vint lui ouvrir en tremblant. Il entra, farouche, referma la porte et mit la clé dans sa poche. Il traversa le moulin et passa dans le réduit qui servait de cuisine et de chambre et dans lequel une racine de sapin allumée répandait

une clarté fumeuse. Le larron d'honneur n'y était pas. Paolo sourit sinistrement. « Femme, dit-il, prends le flambeau et suis-moi. Je crois que la meule va tourner. »

Et il revint dans la première pièce, y prit une fourche en fer, s'approcha ensuite de la corde en poil de chèvre qui pendait le long du mur et la tira violemment. Un déclie se produisit, ouvrant la vanne du réservoir, et aussitôt un gargouillement effroyable fit entendre son tumulte. La trémie, cœur palpitant du moulin, commença son tic-tac régulier et précipité. Et la meule courante oscilla, hésita, cherchant l'équilibre, puis prit son élan et se mit à tourner, accélérant de plus en plus sa marche.

Mateo, qui s'était caché dans le coffre, sous la couverture, l'entendait siffler à son oreille, frôler sa joue, le toucher presque. Il se demanda s'il pourrait rester un temps collé à la paroi et comprit que le moindre mouvement lui serait fatal. Alors on vit la toile se soulever et Matteo se dressa, préférant la lutte contre un homme à sa terrible position. Paolo aussitôt le poussa de sa fourche et Matteo trébucha. La meule, qui le guettait, le happa par un pied, le retint l'entraîna dans sa course, l'absorbant à chaque tour, broyant tibias, côtes et vertèbres...

Le crâne ne tarda pas à passer entre les formidables mâchoires de la docile servante changée en montre et la cervelle gicla, éclaboussant la maçonnerie du coffre et le visage de la femme immobilisée par l'épouvante. Les deux sœurs de pierre, fatiguées d'avoir pendant des années et des années fourni à l'homme sa substance, la lui reprenaient pour une fois, s'abreuyaient de son sang, se repaissaient de sa moelle, de sa chair et de ses os, se vengeaient à leur manière, complices de leur maître et justicières. »

Le vieillard fit une pause, passa la main sur son front, respira fortement, puis il reprit :

« Petit, tu as sans doute entendu chanter ce vocero, vieux de deux cents ans, dans lequel revient, à la fin de chaque couplet, ces deux vers où s'exhale la douleur de la mère du supplicié :

*U mulinu macinava
Sangue di lu me' figliolu.
(Le moulin moulait
Le sang de mon fils.)*

Tu les comprendras maintenant. Je te disais, répondant à ta question, que le moulin est encore là, bien que nos yeux ne le voient pas. Une fois par an, en effet, dans la nuit du vingt décembre, anniversaire de ce sombre drame, le moulin, immatériel sans doute, mais visible, surgit de ces ronces pour quelques minutes et l'épouvantable scène se reconstitue, la mouture sanglante se renouvelle. Et du fracas des flots de ce torrent grossi, montent, répercutés par les échos de ce ravin, le tic-tac monotone et sec de la trémie et le sifflement de la meule sanguinaire auxquels se mêlent des accents humains : ah ! ah ! hi ! hi ! hou ! hou !, cris de fureur, cris de douleur, cris de terreur ! Signe-toi, petit, et continuons notre chemin. »

Le feu du Basso

Dans la chapelle attenante au sombre manoir seigneurial du *Busso*, l'autel est paré, les cierges versent lentement leurs larmes de cire et les fidèles des autres hameaux de Bocognano sont rassemblés depuis deux heures. Mais, dans le chœur, un fauteuil de chêne au haut dossier sculpté est encore vide. Et, dans la sacristie, le vieux chapelain, revêtu de ses habits sacerdotaux, se morfond anxieusement, va et vient, s'assied et se relève. Il attend...

Et la foule s'impatiente, s'agite et fait d'abord entendre un faible murmure qui, peu à peu, s'enfle et gronde. N'y tenant plus, quelques hommes, puis quelques femmes se lèvent et s'en vont. Par petits groupes, la nef se vide. Il ne reste plus maintenant qu'une vingtaine de vieux et de vieilles qui somnoient. Alors, le chapelain, malgré ses appréhensions, car il connaît le caractère orgueilleux et violent du comte, parti le matin à l'aube pour la chasse et qui n'est pas encore rentré, se décide à commencer la messe.

L'introït est déjà terminé, le prêtre est devant le tabernacle. Tout à coup la porte de la chapelle s'ouvre avec fracas. Hirsute, botté, crotté, les yeux en sang, la sueur au front, le seigneur du *Busso* fait son entrée. Il s'arrête un moment, stupéfait de n'avoir pas été attendu, puis il profère un épouvantable blasphème, se dirige vers le chœur et gravit les trois

degrés de l'autel. A ce moment, le chapelain se tournait vers les fidèles pour prononcer le *dominus vobiscum*. Il reçoit aussitôt de la main sacrilège de son maître un grand coup de cravache en pleine figure.

Au même instant, un pan de la voûte du chœur s'écroule et, par la baie ainsi formée, un énorme serpent de feu descend sur le comte, l'enserme en un clin d'œil dans ses spirales et le terrasse. Bientôt les cheveux et la barbe de l'impie, puis ses vêtements flambent en grésillant.

Les fidèles et le prêtre lui-même, horrifiés et épouvantés, s'enfuient en se bousculant et en hurlant. Ils sont à peine sortis qu'un formidable coup de tonnerre retentit et toute la voûte de l'édifice, ensevelissant le comte qui se débat dans un dernier spasme, s'effondre afin que plus jamais le divin sacrifice ne se renouvelât dans un lieu où le ministre de Dieu avait été frappé et outragé.

Plus de neuf cents ans se sont écoulés depuis ce tragique événement. Arbousiers, cistes, lentisques et bruyères, toute la flore de la montagne, ont poussé vigoureusement à l'endroit où s'élevaient la chapelle et le château dont les pierres, au cours des siècles, ont été dispersées. Mais tous les soirs et particulièrement par les nuits noires et orageuses, un feu vif et tremblotant brille à quelque distance du hameau du Busso, s'éteint puis se rallume avec plus d'éclat, à droite, à gauche, plus haut, plus bas, invisible à qui tente de le poursuivre, visible pourtant à tous ceux qui l'observent de loin.

Il y a quelques années, des savants sont venus à Bocognano et, pendant plusieurs nuits, ont étudié le phénomène. Mais déjouant les observations des prospecteurs, les fouilles des géologues et les calculs des géomètres qui, tous, voulaient prouver qu'il ne

s'agit là que d'un fait d'ordre chimique, naturel par conséquent, le feu du *Busso* a échappé à toutes leurs investigations et à toutes leurs formules. Les hommes de science sont partis et il continue à briller, flamme intermittente et errante, dans le maquis de Bocognano. Car, dit la tradition presque millénaire, c'est l'âme du comte du *Busso* confinée dans les lieux où il a commis l'horrible sacrilège et qui continue à brûler sans se consumer.

Et cela durera ainsi jusqu'au jour où le globe terrestre, réduit en poussière par l'universel cataclysme annoncé par les prophètes, se dispersera dans l'espace infini. Alors elle aura accès dans la « cité dolente » des damnés pour y continuer éternellement l'expiation de son horrible forfait.

La Bataille du Monte d'Oro

Le 31 juillet de chaque année, veille de la Saint-Pierre, dans tous les villages de la vallée de la Gravona, quand la nuit est tout à fait tombée, les habitants, qui prennent le frais devant leur maison, ne manquent pas d'allumer un feu de brindilles près du seuil de la porte. Si un étranger leur demande ce que cela signifie, ils répondent: « C'est pour empêcher la Mort d'entrer dans la maison. Ils n'en savent ou n'en veulent pas dire davantage; mais cette coutume a sa raison d'être. Oyez plutôt.

Ce soir-là, des groupes espacés de sorciers et de sorcières, de nécromants et de stryges, visibles seulement pour les initiés, traversent les airs à cheval sur des manches à balais, ou même sur des éperviers géants et sur des dragons, et se dirigent de tous les points de l'île vers un vaste plateau situé sur la chaîne centrale, non loin du Monte d'Oro. Et c'est pour éclairer leur chemin aux sorciers de la région de Sartène, du Taravo et de la région d'Ajaccio que tous ces feux vont briller dans la nuit estivale.

Pourquoi cette mobilisation de tant de vieux décharnés, à la longue barbe blanche, aux yeux de braise, de vieilles ratatinées, parcheminées et édentées, au crâne dénudé, à la figure grimaçante ? C'est que dans quelques heures, à minuit précis, une grande bataille va se livrer, en terrain neutre, entre tous les sorciers de la région occidentale et ceux de la région orientale.

Bien avant l'heure, les deux camps sont en présence. Des deux côtés, les futurs combattants se sont assis sur le gazon, au pied des sapins et des hêtres qui font au plateau comme une sombre ceinture. Le sac en toile grossière du pays dont chaque sorcier est muni est vidé sur le sol bientôt jonché de pains de maïs ou d'orge, de morceaux de lard, de petits fromages ronds et durs comme des galets. Et le réveillon commence car ces humains étranges ont besoin de se restaurer et de prendre des forces pour tantôt. De temps en temps, l'un d'eux prend sa gourde et boit à la régala. Que boit-il ? Du vin fort et généreux de la Cinarea, du vin clair et de Corte ou de ce museat du Cap si velouté et si capiteux ; mais presque toujours le liquide rouge dont se gorgent les stryges est, ô horreur ! du sang d'enfant nouveau-né.

Mais voici que tout à coup le sol tremble, des éclairs sillonnent le ciel d'un bleu profond et criblé d'étoiles, le tonnerre gronde et, accompagnée de quatre démons, dans un cliquetis d'os entrechoqués, la Mort, portant en guise de sceptre sa redoutable faux, paraît dans le camp devenu soudain silencieux.

Elle s'installe à la lisière nord du plateau sur un trône d'ébène, flanquée de chaque côté de deux démons, et tourne successivement ses orbites vides vers les deux armées maintenant face à face et prêtes au combat. Puis elle attend. A l'heure de minuit annoncée par un des démons porteur d'un sablier, elle lève son index. Son second, le démon Léonard (*), sous sa forme habituelle d'un bouc à trois cornes, lance un bêlement lugubre répercuté par tous les

* D'après les traités de sorcellerie, les assemblées de sorciers sont présidées par le démon Léonard.

échos du Monte d'Oro et des montagnes mineures qui lui font cortège.

Alors les deux armées s'avancent, se heurtent et bientôt c'est la mêlée fantastique. Les coups de poing pleuvent à droite, à gauche, partout; des matraques, seules armes permises, s'abattent sur les dos voûtés, sur les crânes nus ou chevelus; des mèches de cheveux tourbillonnent dans l'air. Les sorcières et les stryges, plus furieuses que les hommes, s'enlacent, s'étreignent, se griffent et se mordent, leurs longs seins nus, pareils à des outres vides, battant la charge sur leurs poitrines décharnées. Et ce sont des cris et des hurlements, des glapissements auxquels se mêlent les hululements sinistres d'une foule de chouettes accourues de leurs régions respectives pour exciter les combattants. Ces clameurs infernales emplissent les gorges et les ravins et les vallons, s'élèvent vers le ciel impassible et se répandent sur toute l'île, perçues vaguement par les noctambules, qui croient aux sifflements du vent dans les forêts.

Un bref bêlement de Léonard ordonne une courte trêve pour permettre à tous ceux qui gisent de se relever, puis le combat reprend, plus farouche, plus acharné. Il s'agit, en effet, de remporter la victoire avant les premières lueurs de l'aube, avant que de l'une des bergeries proches ne s'élève le premier chant du coq.

Un coquerico sonore déchire enfin l'air et est aussilôt suivi d'un long bêlement de l'hôte des enfers. La bataille est terminée. Les combattants regagnent leurs lignes et attendent que la Mort, après avoir dénombré les blessés, proclame la victoire de l'un des deux camps. Et cette victoire, vous ne vous en doutez pas, est d'une importance capitale, car, si l'on s'est battu, c'est que le parti vainqueur rejettera pour



toute l'année la mortalité parmi les gens et parmi le bétail de la région, deçà ou delà des monts, dont les sorciers ont été vaincus.

Honteux ou rayonnants, sorciers et sorcières, nécromants et stryges enfourchent leurs bizarres montures et regagnent en un clin d'œil leurs villages encore endormis.

Mais ce matin-là, si vous entendez dire que tel vieillard au profil d'oiseau de proie est alité et en danger de mort parce qu'il a pris froid pendant qu'il irriguait dans la nuit son champ de maïs; si vous en rencontrez un autre qui porte le bras en écharpe et qui prétend avoir fait une chute dans son escalier; si telle vieille qui a l'œil poché ou le visage labouré d'égratignures vous raconte qu'elle est tombée dans une ronceraie en allant chercher du menu bois, n'en croyez rien : ces malades et ces estropiés ont pris part à la bataille du Monte d'Oro.

La Roche au Moine

Corte, la Ville Haute, a l'air, avec ses maisons lézardées, entassées en amphithéâtre dans les anfractuosités d'un rocher que lèchent les eaux du Tavignano, d'un de ces burgs allemands sur lesquels plane continuellement le silence glacial des cités mortes ou décrépites. Au bas s'allonge Corte la nouvelle qui, pendant la nuit et alors que toutes les fenêtres sont éclairées, ressemble, vue du côté sud, à la queue d'une immense comète.

Derrière le rocher à pic au sommet duquel est posée comme un nid la citadelle, et séparée par la rivière qui coule dans une gorge profonde, s'élève une colline grise aux flancs nus où, çà et là, apparaissent à peine quelques traces de végétation. Sur la crête de cette colline, brune sous le ciel couvert comme aussi sous le ciel clair, se détache en vigueur une roche figurant assez bien un moine à genoux lisant éternellement son bréviaire dans l'immobilité effrayante de la pierre. C'est la *Roche-au-Moine* sur laquelle l'imagination naïve et superstitieuse de nos ancêtres a brodé une très vieille et très curieuse légende que j'exhume aujourd'hui d'un bouquin poussiéreux.

Sachez donc que vers la fin du VII^e siècle, époque à laquelle régnait sur l'Occident « le grand et pacifique » empereur Charlemagne et où florissaient les paladins, vivait en Gaule un Corse nommé Cesaro

Colonna, guerrier fameux que l'empereur aimait beaucoup et dont la gigantesque épée, faite du même acier que celles d'Olivier et de Roland, avait, dans les joutes brillantes et dans les sombres mêlées, des scintillements d'or et de sang.

Pendant vingt ans, sans prendre de repos, il lutta, prenant toujours trois adversaires à la fois, car il dédaignait de se mesurer avec un seul, et toujours les terrassant. A son aspect, les Lombards fanfarons fuyaient, les Basques prudents se cachaient dans les grottes pyrénéennes; quant aux Saxons farouches qui osaient le braver, ils allaient tous mordre la poussière l'un après l'autre. Sa renommée était telle qu'un jour l'empereur, voulant lui donner une preuve éclatante de son admiration et de sa reconnaissance, le fit asseoir sur son trône devant tous ses hommes d'armes assemblés.

Mais peu à peu, les uns après les autres, les invincibles paladins avaient disparu; à Charlemagne avait succédé son débonnaire fils et le temps des luttes épiques était révolu. Cesaro Colonna, se sentant inutile, fit rentrer à regret son épée dans le fourreau et revint dans l'île qui l'avait vu naître.

Il revint à Corte où les Maures s'étaient déjà établis et se dépouilla de sa lourde armure pour revêtir l'habit austère des religieux. Et celui qui pendant vingt ans, sans prendre un jour de repos, avait lutté, vécu désormais de la vie oisive et solitaire du cloître; celui dont la voix hautaine avait jadis des éclats parfois formidables, n'ouvrit plus la bouche que pour égrener des litanies et psalmodier des patenôtres. Il trouva d'abord quelque charme à vivre ainsi; mais un jour que se déroulaient dans son esprit devenu méditatif les hauts faits auxquels il avait pris part, il songea que bientôt il lui faudrait mourir et cette

pensée qui, depuis, le hanta avec une désespérante intensité, ne lui laissa plus de paix. Car la mort que l'on donne et qu'on peut recevoir sur le champ de bataille, dans le déchainement des colères belliqueuses et au bruit des épées s'abattant sur les casques et sur les cuirasses, n'est rien pour l'homme de guerre. Mais sentir l'implacable et sournoise ennemie s'avancer lentement, le sang se figer peu à peu dans ses veines, mourir comme un lâche et un impuissant quand on est courageux et fort !...

La peur le prit, lui qui n'avait jamais tremblé, et dès lors il se mit à prier sans relâche le Dieu des armées de le rendre immortel. Or, une nuit qu'il était allé sur la colline qui domine Corte et qu'il priait avec plus de ferveur que jamais, il sentit soudain son corps se changer en pierre. Et tel on le voit maintenant, tel il restera, vivant dans la mort, jusqu'au jour où le sol rocheux de l'île frémera sous les pas des hordes germaniques. Alors la vieille âme de Cesare Colonna réintégrera l'étrange statue qui, raidissant enfin ses genoux de pierre, se dressera terrible et sortira de nouveau du fourreau la gigantesque épée dont la lame avait, dans les joûtes brillantes et dans les sombres mêlées, des scintillements d'or et de sang.

Quand j'eus fini de lire la bizarre légende que je viens de narrer, j'allai, promeneur mélancolique, revoir la *Roche-au-Moine* et je songeai longuement à la naïveté peut-être prophétique de nos ancêtres pendant que mes regards restaient obstinément fixés sur la pierre brune aux formes symboliques.

La Tête du Maure

Lentement, la lune se leva derrière le pic Mula-hacem, enveloppant l'un après l'autre de sa clarté molle les sommets neigeux de la Sierra-Nevada et coupant de reflets d'argent les eaux tranquilles du Genil, puis Grenade sortit de l'ombre, resplendissante : au centre l'Alhambra, forteresse du roi maure, avec ses soixante-douze tours carrées en briques rouges, son palais soutenu par six cent vingt colonnes de granit, orné de nombreux balcons de marbre blanc ; à droite, la partie de la ville habitée par les chefs, avec ses maisons aux murailles très blanches et aux toits très rouges ; à gauche, la ville du peuple composée de maisons entassées, construites sans ordre, où grouillait la foule des soldats et des esclaves.

Accoudée à l'un des balcons de l'Alhambra, Diana, une étrangère que des corsaires avaient vendue au roi Mohamed Abd' Allah, rêvait tristement. Elle revoyait par la pensée Cynos, l'île verte où elle était née ; Aléria, la ville qu'habitait son père, vieillard auguste qui était peut-être mort de douleur ; le *Rhotanus*, nommé depuis *Tavignano*, où elle allait parfois se baigner avec ses compagnes ; tous ceux qu'elle avait connus, et surtout un jeune homme, son fiancé, qu'elle n'espérait plus revoir. Elle ne portait pas à Aléria, comme maintenant, une courte et fine robe de gaze retenue à la ceinture par une écharpe

de soie bleue, garnie de quatre agrafes d'or ; elle n'avait pas un collier à trois rangs d'émeraudes au cou et des diamants pleins les cheveux, elle n'avait rien de tout cela deux mois auparavant, mais elle était libre, mais elle était heureuse.

Elle prit sa tête dans ses mains et pleura longuement.

Mais voici que le son d'une flûte de roseau s'éleva dans la nuit, rompant le silence qui pesait sur Grenade la Musulmane. Diana tressaillit et poussa un cri aussitôt étouffé, car cet air, elle l'avait souvent entendu à la fontaine où, pour la première fois, elle avait rougi et baissé les yeux sous le regard suppliant de celui qui avait demandé à être son époux. Et cela ressemblait à une plainte de son pays, pleine d'amour et de mélancolie. Puis une note très longue, très grave, arriva encore à ses oreilles comme un appel et ce fut tout. La jeune fille, dont le cœur s'était mis à battre avec violence, retomba dans le désespoir.

Quelques instants après, une ombre démesurément grandie sous la clarté lunaire s'avancait vers le palais de Mohamed. A dix pas, elle s'arrêta, examina les environs, s'approcha des gardes couchés sous le porche, et, s'étant assurée que tous dormaient, longea les murs de plus près et leva la tête. Diana se pencha, cherchant à connaître l'homme, et, presque aussitôt, deux noms se croisèrent :

— Paolo !

— Diana !

La jeune fille sortit précipitamment et marcha vers Paolo qui, sans parler, de peur de réveiller les gardes, la saisit dans ses bras robustes et l'emporta.

Ils voyagèrent trois jours et trois nuits, à pied, jusqu'à la mer où un léger canot les attendait.

Le matin de l'enlèvement, l'absence de la captive fut signalée et Mohamed, plein de courroux, donna à son lieutenant Mansour ben Ismaïl l'ordre d'envoyer dix soldats à la recherche de la fugitive et de la lui ramener, morte ou vivante, avec l'audacieux ravisseur. Ils partirent aussitôt et arrivèrent au golfe de Malaga, qui n'était alors qu'un gros bourg. Là, on leur apprit que des hommes blancs qui parlaient une langue inconnue étaient partis sur un esquif, emmenant avec eux une femme.

Une flottille fut aussitôt réunie et trois mille soldats de Mansour firent voile vers Cyrnos. Ils y débarquèrent dix jours après, sur la côte occidentale, près du promontoire appelé alors *Viriballum*, à quelques kilomètres du village actuel de Piana. Ils traversèrent la chaîne de montagnes qui sépare la province de Vico de l'intérieur de l'île, massacrant et pillant tout sur leur passage, et s'abattirent sur *Cenestum* dont il subsiste encore des ruines à peu de distance de Corte. De là ils se dirigèrent en suivant le cours du Rhotanus vers Aleria où ils comptaient retrouver les fugitifs et enlever de nouveau Diana.

Mais les habitants étaient prévenus. Paolo, aidé par le chef de la ville, qui était son parent, put former une petite armée dont il obtint le commandement. Il sortit donc d'Aléria et attendit l'ennemi dans la plaine.

La bataille fut terrible. On se battit d'abord à distance, se lançant des deux côtés des flèches et des pierres; mais les Maures, plus nombreux, ayant le dessus, Paolo fit avancer ses soldats sous une pluie de projectiles et bientôt ce fut une mêlée effroyable où l'on se battit corps à corps, à coup de lance et de poignard.

Quand la nuit vint, la lune se leva sanglante, éclairant le champ de bataille où gisaient pêle-mêle deux mille cadavres au-dessus desquels tournoyaient d'un vol sinistre les nocturnes oiseaux au bec crochu, fait pour déchirer la chair. Au milieu, une longue perche était plantée, surmontée d'une tête hideuse, ceinte d'un turban rouge, la tête de Mansour ben Ismaïl que le fiancé de Diana avait tranchée. Ce trophée sanglant fut promené de village en village d'un bout de l'île à l'autre.

La tradition a transmis de siècle en siècle le souvenir de cet événement. Et voilà pourquoi, cinq cents ans plus tard, dans une consulte, il fut décidé que désormais la Tête du Maure ornerait comme un épouvantail la bannière blanche autour de laquelle se ralliaient dans les combats les fils indomptés de la vieille Cyrnos.

La voix du Bevinco

I

Dans un de ces pittoresques villages qui dominent la belle vallée du Nebbio, vivait, il y a bien longtemps, un jeune homme du nom de Bertuccio qui était aimé de tous à cause de son caractère loyal et droit et admiré à cause de son courage. Or, Bertuccio était amoureux d'une jeune fille pauvre comme lui et belle comme le jour, et il croyait en être aimé. Mais voici que Memmo, homme fort riche et surtout fort orgueilleux, résolut de ravir à Bertuccio celle qu'il aimait et de l'épouser, non par amour mais par vanité et parce qu'il avait assez de fortune pour deux. Il n'eut pas de peine à convaincre la jeune fille et la nouvelle de leur mariage se répandit bientôt.

Bertuccio trouva un soir son rival et lui dit : « Ecoute, Memmo, il paraît que tu épouses Maria. Tu ferais mieux, si tu n'es pas fou, de la laisser tranquille. » Memmo haussa les épaules et s'en alla.

Un mois après, il épousait à la petite église bondée d'invités la coquette et oublieuse Maria. Bertuccio, pâle et morne, assista jusqu'à la fin à la cérémonie puis il alla chez lui, s'arma d'un fusil et quitta le village où on ne le revit plus.

II

Un matin, Memmo et sa femme se rendaient par un sentier presque toujours désert à l'une de leurs propriétés. Ils parlaient, lui avec mépris, elle avec indifférence de celui qui, depuis un an, n'avait plus

reparu quand un coup de fusil retentit tout à coup et le mari tomba, tué raide. Une seconde balle atteignit la femme en pleine poitrine et, à son tour, elle s'affaissa.

Alors Bertuccio s'approcha et, après avoir poussé du pied les deux cadavres, il les traîna par les cheveux dans une grotte voisine au fond de laquelle n'avait jamais pénétré la lumière du jour. Là, il leur passa une corde autour du cou et les suspendit à une grosse racine qui sortait de terre. « Et ce n'est pas fini ! » dit-il en sortant.

III

Douze ans après, par le même sentier presque toujours désert, une jeune fille rentrait seule au village où la nuit lentement commençait à descendre. Un homme armé lui barra soudain le passage.

« Qui es-tu ? lui dit-il.

— Une orpheline, répondit-elle en tremblant.

— Ah ! et de qui ?

— Ma mère s'appelait Maria et mon père, Memmo.

— C'est bien, suis-moi !

Elle voulut supplier.

— Suis-moi, te dis-je, ou sinon !... » Et, la saisissant par le bras, il l'emmena.

Bertuccio — c'était lui — la conduisit dans la grotte où jadis il avait mis les deux cadavres. Par une fente du rocher, un rayon de lune passait, éclairant en plein le visage hagard de la pauvre enfant. Le handit, debout près de l'entrée, réfléchissait. Et, tout au fond de cette effrayante excavation où jamais n'avait pénétré la lumière du jour, ses deux victimes déjà squelettes, heurtées par le vol des oiseaux nocturnes effarouchés, s'entrechoquaient dans un clique-

tis lugubre et se balançaient comme si elles essayaient de secouer leur inertie pour aller protéger la chair de leur chair contre l'homme implacable que la mort et le temps n'avaient pas désarmé.

Il les entendit et ricana.

« Ah ! vous vous réveillez, vous autres ? Tant mieux ! Vous allez voir comment Bertuccio se venge. »

Et il s'avança, farouche, pendant que la jeune fille éperdue reculait vers l'ombre épaisse. Une chouette, inquiétée, lui cingla le visage d'un coup d'aile. Il avança.

« O ma mère s'écria l'enfant, sauvez-moi ! Sauvez-moi ! »

Tout à coup l'homme fit un faux pas et tomba violemment, le front sur un corps tranchant — un os sans doute. Il proféra un blasphème et se releva. Puis, sûr que sa proie ne lui échapperait pas, il alla laver la blessure qu'il s'était faite à une source qui coulait près de la grotte.

Au clocher du village voisin, l'Angelus du soir résonnait tristement, dominant de sa grêle harmonie les dernières rumeurs du jour. Quand Bertuccio eut fini d'étancher son sang, il s'assit sur une pierre et se plut à écouter comme autrefois ces monotones tintements qui, sans qu'il s'en doutât, apaisaient peu à peu l'orage de son âme. Du sentier qui passait à peu de distance, une voix nasillarde et chantonnante lui arriva. C'était l'ermite de San-Gavino-di-Tenda qui revenait de la quête en récitant tout haut l'oraison dominicale. La voix se rapprochant, il entendit distinctement les paroles de pardon qui se trouvent à la fin de cette magnifique prière : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Machinalement, il les répéta. Alors, dans cette

âme de damné il y eut comme un brusque réveil et il comprit toute l'horreur du crime qu'il avait longtemps médité. Il se leva et appela l'enfant qui frémit en l'entendant de nouveau.

« Viens, dit-il, je n'ai voulu que te faire peur. Je t'accompagnerai jusqu'au village et puisse le ciel m'anéantir à l'instant si je touche à un cheveu de ta tête ! »

Et comme elle restait immobile, il entra, la prit doucement par la main et l'entraîna hors de la grotte. Chemin faisant, il lui dit : « Peut-être as-tu entendu parler de Bertuccio, celui qui disparut le jour du mariage de ta mère : c'est moi. Tâche d'oublier ce qui vient de t'arriver ce soir ; mais plus tard garde-toi de jouer avec l'amour. »

Lorsqu'ils furent arrivés près du village, le bandit s'arrêta puis, prenant dans ses mains le front de la jeune fille, il y déposa un baiser où il mit tout l'amour d'autrefois, tout le pardon qu'il adressait à celle qui lui avait donné l'illusion du bonheur et qui pouvait maintenant dormir en paix.

Il s'en retourna à toutes jambes et arriva au sommet de l'un des rochers qui forment l'impressionnant défilé du *Lancone* et entre lesquels, dans une profondeur sinistre, le Bevinco serpente avec un murmure attristant. Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles sa raison luttait vainement contre son désespoir et contre ses remords, puis il se dressa résolu et se précipita dans le gouffre.

Depuis, une voix plaintive monte parfois du fond du Bevinco et c'est l'âme de Bertuccio qui expie son double crime en attendant l'heure du jugement dernier où, de même qu'à la Pécheresse dont parle l'Évangile, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

Le Pont du Paradis

A quelques centaines de mètres du village de Santo-Pietro-di-Tenda et sur une pente très douce, s'élevait, il y a neuf cents ans, une vaste et magnifique forêt de chênes géants, tous de la même taille comme s'ils avaient surgi tout d'un coup du sein fécond de la terre. Hiver comme été, elle dormait tranquille pendant que se poursuivait la lente croissance végétale, car jamais le vent n'était venu la secouer et l'emplit des plaintes stridentes de la nature en deuil; seul le zéphyr, comme un lutin familier et folâtre, se jouait dans ses frondaisons, telle une main délicate de femme dans la sombre chevelure du bien-aimé. Quand venait le printemps, l'herbe naissante et la mousse soyeuse s'émaillaient de violettes modestes qui emplissaient cette retraite d'un frais et subtil parfum. Tout le jour, des oiseaux sautillaient dans les branches et donnaient sous bois un concert ininterrompu auquel prenaient part des milliers d'insectes multicolores à la voix sonore et grave. Sous ce dôme majestueux coulait, somnolente et claire, une mignonne rivière aux eaux paisibles où évoluaient gracieusement des poissons argentés à la chair tendre et savoureuse.

Telle était la forêt qui s'élevait, sur une pente très douce, il y a neuf cents ans, à quelques centaines de mètres du village de Santo-Pietro-di-Tenda. Aussi lui avait-on donné le nom mystique de *Paradiso*.

C'était, en effet, un vrai paradis — un paradis terrestre — et les amoureuses qui s'y rendaient à la nuit tombante, furtives et légères, pour retrouver les gars impatients, ne devaient guère songer aux célestes béatitudes promises aux bons dans l'autre vie. Oh ! les heures charmantes où les cœurs ardents et jeunes battaient plus fort, noyés dans l'océan des chastes délices, les longues extases, les mots pleins de musicales tendresses qu'on échangeait pendant que le rossignol d'amour chantait dans les branches et dans les poitrines et que, sous les cieux diamantés, êtres et choses dormaient du même sommeil, est-ce qu'on pouvait trouver quelque part, sur la terre ou dans le ciel, un bonheur comparable à celui-là ?

Or, un soir, Stella, la jeune fille dont toutes les jeunes filles du Nebbio jalouaient l'idéale beauté, était venue seule à la forêt du Paradis, non pour y attendre celui qu'elle aimait — car il lui avait dit qu'il ne serait pas venu — mais pour rêver de lui tout à son aise dans ce temple où, même absent, elle le revoyait toujours de plus en plus beau.

Elle venait à peine d'arriver quand elle entendit une voix mâle et douce clamer dans la solitude un nom de femme, et une autre voix plus timide et plus douce, répondre à cet appel.

Elle tressaillit et, curieuse, s'approcha du chêne au pied duquel s'étaient déjà assis, la main dans la main, un homme et une femme. Elle écouta. Soudain, elle pâlit et, dans son cœur qui n'avait connu que la quiétude ou les ivresses permises du pur amour, elle ressentit une subite et douloureuse morsure : elle avait reconnu la voix de celui qu'elle aimait follement et qui, indignement, la trahissait. Un cri rauque, un cri de bête blessée, s'échappa de sa gorge et elle s'enfuit, les yeux en sang, vers le village.

Tout au fond du hameau des *Vezi*, on voyait une maison basse et noire qu'on appelait la *Maison maudite* à cause du sorcier Morone qui l'habitait et qui s'y livrait nuit et jour à de terrifiantes évocations. Stella alla frapper à sa porte.

« Tu m'as cent fois répété que tu m'aimes, lui dit-elle dès qu'il eut ouvert la porte ; je viens te demander une preuve.

— Parlez, signora, je suis prêt à tout faire pour vous être agréable. »

Et comme ils étaient encore sur le seuil de la porte, elle lui indiqua du doigt la forêt du Paradiso.

« Vois-tu la forêt qui s'étend là-bas entre Santo-Pietro et San-Gavino ? Tu vas, si tu m'aimes, la détruire à l'instant. »

Les yeux du sorcier s'allumèrent d'un éclat diabolique. « Ce n'est pas facile, dit-il ; pourtant, si vous me promettez d'être à moi, j'essaierai.

— Je le jure, dit-elle.

— Bien, attendez-moi dehors car je vais commencer. »

Et Morone s'enferma à double tour, puis il se couvrit d'un vaste manteau sombre, mit sur sa tête un long chapeau conique où, sur fond rouge, étaient peints des croissants de lune, des têtes de mort et de noires étoiles, et se mit à tracer, tout en prononçant des mots cabalistiques, des cercles et des triangles sur le plancher.

Alors le ciel se voila de lourds nuages que des éclairs fauves déchiraient par intervalles de plus en plus rapprochés, le tonnerre gronda sans arrêt et un vent impétueux commença à souffler. Sous sa formidable poussée, pour la première fois la forêt s'agita, se courba, et bientôt au bruit du tonnerre se mêla l'épouvantable fracas des arbres qui s'abattaient vio-

lemment sur le sol et des branches qui se brisaient en éclats. Des rochers énormes et chauves se détachèrent du sommet de la montagne et roulèrent sur la forêt, achevant l'œuvre du vent, pendant que se formait une dépression sur le sol tout à l'heure uni et que se creusait une gorge profonde et accidentée à l'endroit où coulait la mignonne rivière dont les eaux avaient toujours été paisibles et où n'évoluaient plus gracieusement les poissons argentés.

Voilà pourquoi l'on voit maintenant, à quelques centaines de mètres du village de Santo-Pietro-di-Tenda, des rochers entassés et nus et une gorge d'où descend très souvent un vent glacial et pourquoi l'on appelle *Ponte au Paradiso* le pont qu'on y a construit.

C'est du moins ce qu'affirme le palimpseste affreusement maculé et daté de l'an de grâce 1301 que j'ai trouvé il y a quarante ans dans un tube de bronze parmi les ruines du vieux couvent des Capucins de Santo-Pietro d'où la vue embrasse la riante vallée du Nebbio que borde à l'occident le golfe bleu auprès duquel Saint-Florent est assis dans la blanche et perpétuelle sérénité des villes minuscules.

ENCORE UNE MÉSAVENTURE DU DIABLE

Le Monte Tafonato

Comme les Hébreux au temps d'Abraham et de Jacob, les habitants du Niolo, isolés du reste du monde dans leur immense cuvette ensermée de hautes murailles de granit, vivaient heureux. Leur terre leur fournissait largement les céréales, et leurs nombreux troupeaux de chèvres leur procuraient le lait, le fromage et aussi le *pannu corsu* dont tous, hommes et femmes, s'habillaient. Ne connaissant ni le besoin ni le luxe, ni l'intérêt par conséquent, ils avaient l'âme pure et tranquille et se conduisaient entre eux fraternellement suivant les préceptes de l'apôtre Paul qui avait autrefois passé une semaine parmi eux et les avait évangélisés. Mais cela ne faisait pas l'affaire de l'esprit du mal qui, on le sait, a toujours, depuis Adam et Eve, été jaloux du bonheur des humains.

Un jour donc, les bons Niolins virent arriver dans leur pays un inconnu de haute taille comme eux, roux de barbe et de cheveux comme eux et, comme eux aussi, habillé de drap corse. Malgré ses yeux fuyants et ses regards ardents, ils lui firent bon accueil, car ses manières et ses paroles doucereuses atténuaient ce qu'il avait d'étrange et d'antipathique. Et il s'en allait de village en village, de maison en maison, distillant au cœur des gens la haine et les

désirs mauvais, tout en partageant avec eux le laitage et le biscuit de seigle, en attendant, disait-il, qu'il pût faire la récolte dans un champ qu'il se proposait d'ensemencer.

Effectivement, un matin, poussant devant lui une paire de bœufs au pelage noir qui traînaient une vieille charrue, il se dirigea vers le plateau de Campotile et, aussitôt arrivé à l'endroit qu'il avait choisi, il commença à labourer. Perché sur un rocher voisin, quelqu'un le regardait faire et souriait malicieusement.

« Hé ! l'ami, dit tout à coup le nouveau venu, ou donc as-tu appris à labourer ? Tu ne sais même pas tracer un sillon droit.

— Viens donc me montrer comment il faut faire, répondit le laboureur sans lever la tête.

— Ce serait bien inutile, messire Satan, puisque tu ne te livres là qu'à un simulacre de travail. Tu n'es ici que pour empoisonner les âmes vertueuses qui habitent ce pays. Mais je te préviens que tu perds ton temps.

Satan leva alors les yeux et reconnut saint Martin de Letia.

— Laisse-moi donc tranquille, Martin », lui dit-il en essayant de cacher sa mauvaise humeur. Et il piqua ses bœufs violemment.

Les bêtes se cabrèrent et tirèrent de toutes leurs forces ; mais le soc ayant rencontré un rocher, la charrue se brisa. Satan, furieux, prit le soc et le lança vers saint Martin qui riait de la déconfiture du damné. Mais le soc, devenu tout à coup un énorme triangle de fer et de feu, s'éleva très haut dans les airs, vers le nord-ouest, puis, rencontrant une montagne verticale, la perça de part en part et alla s'en-gloutir dans la mer, non loin du golfe de Galeria.

Satan comprit qu'il était vaincu et voulut fuir. Quand il arriva à la limite du champ, il recula : une petite croix de bois lui barrait le passage. Il prit à droite, à gauche, partout, toujours reculant et toujours changeant de direction, car, partout, autour du champ, le saint avait, le matin même, planté des croix, et le diable, c'est certain, ne peut souffrir la vue de l'emblème du Christ.

Un seul passage était libre. Satan le trouva enfin et arriva au bord du lac de Nino dans lequel, en jetant contre le ciel et contre saint Martin un long cri de haine et de vengeance, il plongea pour retourner dans les abîmes infernaux.

Voilà pourquoi l'on peut voir de plusieurs points du Niolo et de la Balagne, et particulièrement du pont du Lanccone, sur la route qui mène de Galeria à Albertacce, une montagne à pic, le Monte Tafonato, percée d'un immense tunnel situé à plus de deux mille mètres d'altitude comme une fenêtre ouverte d'un côté sur l'azur de la mer, et, de l'autre, sur la verdure sombre des forêts et des pâturages du Niolo.

Deux masses rocheuses, que les gens du pays appellent la *Stazzona*, se trouvent près du lac de Nino : ce sont les deux bœufs pétrifiés par saint Martin pendant la fuite éperdue de Satan.

Ajoutons que c'est depuis cet événement qu'en Corse chaque laboureur, une fois les semailles terminées, plante au milieu de son champ, pour en éloigner le Malin, une petite croix de bois qu'on appelle le *San-Martinu*. C'est pour la même raison que l'on place sur les tas de blé, de maïs ou de châtaignes une petite croix de bois et que les gens, passant près des moissonneurs et des vendangeurs, ou même devant une bête qu'on saigne, s'écrient : « San Martinu ! » A quoi l'on répond aussitôt : « Puisse-t-il venir ! »

La Vigne de l'Evêque

En ce temps-là, l'évêque de Sagone, redoutant la mal'aria, qui avait fait des victimes parmi ses prédécesseurs, avait obtenu du Saint-Siège l'autorisation de fixer sa résidence à Calvi. Mais il s'y était à peine installé qu'un conflit s'élevait entre lui et le Syndicat de Calvi, dont les membres voulaient soustraire à la dîme les habitants de la fidèle cité génoise. Après de longs pourparlers, un contrat en bonne et due forme fut signé aux termes duquel les Calvais, ainsi que les étrangers qui se seraient fixés dans leur ville, étaient exonérés à perpétuité de la dîme et autres redevances épiscopales. L'évêque recevait en compensation l'entière propriété du territoire du *Pagliazzo*, dépendant de la commune de Calvi et arrosé par le *Fiume Secco*.

Et dès l'année suivante, Monseigneur faisait établir un immense vignoble dans le terrain concédé, car à ses soucis spirituels il ne sacrifiait pas ses soucis temporels et il aimait le bon vin, la bonne chère et le reste...

Et la vigne, bénie par son propriétaire lui-même, prospérait; les ceps devenaient de plus en plus vigoureux, et, moins de cinq ans après, les sarments pliaient sous le poids des grappes de jais ou d'ambre.

Cette année-là, des théories de vendangeurs et de vendangeuses furent plus de trois jours à entasser

les dons du dieu païen Bacchus. Et l'évêque était radieux.

Dans la matinée du quatrième jour, la dernière comports était vidée. Comme il était d'usage, on avait dressé en cercle sur des pieux des tables improvisées pour le repas des travailleurs. A l'heure de midi, tous avaient joyeusement pris place et le festin commença. Au centre, Monseigneur officiait et communiait sous les espèces du pain et du vin, du vin surtout, flanqué de deux vendangeuses accortes dont l'une, la brune Lili, troublait depuis plusieurs nuits les rêves angéliques du maître de céans. Et à mesure que les vapeurs du divin nectar lui montaient au cerveau, il sentait son cœur battre avec plus de force sous sa croix dorée et s'emplir d'une joie ineffable car « le cœur de l'homme est réjoui par le bon vin ».

Lili, sans doute incommodée par la chaleur et par le vin, avait dégrafé son corsage dans lequel son auguste voisin ne pouvait s'empêcher de plonger des regards concupiscents. Et, tout à coup, il se mit à déclamer des versets du *Cantique des Cantiques* :

« Ton cou est comme la tour de David, bâtie à créneaux, à laquelle pendent mille boucliers et tous les écus des vaillants hommes ;

« Tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux d'une chevrette, qui paissent parmi le muguet ;

« Tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux et par l'un des colliers de ton cou... »

Puis, n'y tenant plus, il passa son bras autour de la taille de Lili et voulut cueillir un baiser. Mais preste comme une biche du maquis, Lili lui échappa. Monseigneur, complètement allumé, se leva et tenta de la rattraper. Lili se mit alors à courir autour du cercle des convives, svelte et légère, mais souriante et toujours provocante, et le pauvre prélat, poussant

devant lui sa vénérable bedaine, courait, suait, soufflait. « De grâce, criait-il, Lili, sois bonne, arrête-toi ! Je ne veux de toi qu'un baiser sur « tes lèvres qui sont comme un fil teint en écarlate » comme celles de la bien-aimée de Salomon. »

Mais la brune fille de la Balagne n'était pas sensible à la poésie des versets bibliques et la poursuite continuait. Et les convives battaient des mains et encourageaient le maître qui, n'en pouvant plus, finit par s'arrêter, essoufflé et larmoyant.

Alors, Ziu Carlu, le doyen des vendangeurs, pris de pitié, dit à la jeune fille : « Voyons, Lili, Monseigneur ne veut qu'un baiser et le lui accorder n'est pas un péché. Toute autre à ta place eût cédé facilement et n'aurait point été déshonorée.

— C'est vrai, Ziu Carlu, mais, pour moi, c'est impossible car j'ai juré de n'accorder un baiser qu'à l'homme qui m'aura mis au doigt l'anneau...

— Cela peut donc s'arranger. Monseigneur, passez-lui au doigt, pour un instant, votre anneau épiscopal et elle ne sera point parjure. »

Et comme Lili acquiesçait, l'évêque s'approcha d'elle, retira son anneau d'améthyste, saisit de sa main gauche le délicat poignet de l'aimée et, de sa dextre tremblante, s'apprêta à obéir.

Le soleil inondait alors le golfe de ses rayons, faisait briller intensément les vitres du village de Lumio, perché sur sa colline, face à Calvi, et fulgurer l'améthyste de l'anneau pastoral, puis brusquement il plongea dans les flots.

Juste à ce moment l'anneau sacré échappa des mains du prélat et roula dans l'herbe haute. On eut beau le chercher. La nuit vint et Monseigneur, dégrisé, dut rentrer à Calvi, déçu et l'âme pleine de tristesse.

Il passa une nuit effroyable. Le remords, cet

orage de l'âme, l'empêcha de dormir autant que le bruit formidable, tantôt sec, tantôt prolongé, du tonnerre, le rugissement des flots déchaînés et les violentes averses battant les vitres de l'Evêché.

Au matin, il revint vers sa vigne pour y chercher l'anneau perdu. Mais la vigne avait disparu. Le *Fiume Secco*, qui n'avait jamais été qu'un tout petit torrent, qui n'a plus été autre chose depuis, était devenu tout à coup un fleuve impétueux, avait tout balayé sur son passage, avait couvert entièrement la vigne et laissé à sa place un étang d'où l'on a pu retirer, il n'y a pas longtemps, des fragments de douves, des ferrures de pressoir et des plâtras. Ce sont là des preuves manifestes qu'une vigne a existé là. Et le nom de « Vigne de l'Evêque » que la tradition a conservé à l'étang en question, montre suffisamment la véracité de la plaisante histoire que je viens de raconter.

Le miracle de Fra' Guglielmo de Speloncato

Le jour du mariage de la signorina Laurentia, de la noble famille des Piras, avec le chevalier Nicolo della Torre, toute la ville de Sassari, en Sardaigne, fut en liesse. Mêlés aux citadins, on remarquait un millier de paysans des environs, les hommes coiffés du long bonnet pointu retombant sur le dos, les femmes en jupes courtes à rayures multicolores, tous venus pour participer à la joie commune et adresser au ciel de ferventes prières pour le bonheur de la nouvelle mariée. C'est que la signorina Laurentia était aimée de tous, patriciens et plébéiens, pour sa rare beauté et surtout pour sa vertu, sa grâce et son inépuisable charité.

Au bout de neuf lunes, jour pour jour, la signora Laurentia était prise des douleurs de l'enfantement. Et les deux familles, réunies au complet dans le somptueux palais, attendaient avec anxiété la délivrance de la patiente, quand tout à coup l'on vit sortir de la chambre conjugale le jeune époux dont les traits, les gestes et le désordre exprimaient une violente colère. Horreur ! l'accouchée venait de donner le jour à un négrillon.

Immédiatement, l'esclave nègre attaché au service de la signora était enchaîné et jeté dans un cachot, puis le maître s'en allait demander au tribunal des crimes le châtement réservé à la femme adultère et à son complice.

Un mois après l'accouchement, hors des murs de

la ville, devant la porte des Suisses, toute la population était massée, s'accroissant lentement de la foule des contadini. Le ciel, noir et bas, étendait sur la région comme un voile funèbre et, de tous les clochers de Sassari, le glas de la marche au supplice tombait lugubrement.

Sur une vaste tribune, les cinq hauts magistrats de la province, graves et sombres, prirent enfin place et, presque aussitôt, trente hallebardiers débouchaient de la porte, emmenant un nègre solidement garrotté et la signora Laurentia soutenue par un moine. Tous les trois se rangèrent devant les juges, à quelques pas de l'échafaud sur lequel le bourreau, la hache au pied, attendait.

« Signora Laurentia, dit le président, vous êtes convaincue d'adultère. Vous allez, vous et votre complice, expier l'outrage que vous avez fait au noble della Torre, votre époux. Demandez-en pardon à cet homme et à Dieu.

— Je n'ai besoin ni du pardon de mon mari ni de celui de Dieu. Je suis innocente ! »

Alors, escaladant la tribune des juges, le moine Fra' Guglielmo se dressa de toute sa haute taille, face au peuple. Transfiguré par la conscience de son rôle, pâle et maigre comme un fantôme, ses grands yeux noirs jetant des flammes, il dit d'une voix puissante :

« Je viens de confesser cette femme. Elle est innocente malgré toutes les probabilités. Ce que les hommes prennent pour une preuve accablante n'est qu'un mystère ou, si vous voulez, qu'une erreur de la nature. Je demande en grâce à l'auguste tribunal de faire apporter l'enfant ici et de faire surseoir à l'exécution pour quelques instants.

— Obéissez ! dirent les juges à l'officier des hallebardiers.

— Quant à vous, mes frères, ajouta le moine, agenouillez-vous et priez. Suppliez Celui qui sait tout, qui voit tout, de se manifester en faisant éclater la vérité aux yeux de tous. »

Sous son ardente parole, comme sous une rafale irrésistible, tous les genoux se plièrent, tous les fronts se courbèrent. Quand ils se relevèrent, les négrillon était déjà déposé aux pieds des juges. Selon le désir du moine, il fut tourné vers les deux hommes, le condamné et le mari, qu'on avait fait monter sur la tribune et qu'on avait placés à quelque distance l'un de l'autre.

Et là-haut, les nuages balayés tout à coup avaient rendu au ciel son limpide azur et au soleil son éclatante lumière.

Fra' Guglielmo s'approcha de l'enfant né d'un mois à peine et lui dit simplement :

« Fils de Dieu, lève-toi ! »

Et l'enfant se leva.

« Marche et désigne ton père charnel ! »

Et l'enfant s'avança et, de son clair regard et de son frêle index tendu, montra le chevalier en disant : « Voici mon père ! » Puis il retomba.

Alors, pendant que le moine, écrasé par le miracle dont il avait été l'instigateur et l'intermédiaire, s'effondrait, pris de vertige, le *Te Deum* jaillit de vingt mille poitrines et monta vers le ciel pour saluer et remercier la suprême bonté et la suprême justice.

**

Nos lecteurs se sont sans doute posé cette question au sujet de cette étrange naissance : comment, sans l'adultère, l'enfant pouvait-il ressembler au nègre au point d'en avoir pris la couleur ? A cela, le P. Salvatore Vitale, qui a écrit la biographie de Fra' Guglielmo dans sa *Cronica Sacra o Santuario di Corsica*

(Firenze, 1639), donne l'explication ci-après, qui peut paraître puérile : « Au moment de concevoir, la dame avait pensé à ce qu'elle ferait faire le lendemain à l'esclave nègre. »

Cette opinion, émise il y a trois siècles, posait déjà un problème physiologique que certains savants, et non des moindres, ont étudié de nos jours. Un tel fait, qui se renouvelle avec des variantes, prouverait donc que la pensée, c'est-à-dire l'âme, par un de ces mystères qui déroutent encore la science, asservit parfois la matière jusqu'à la pénétrer et à y laisser son empreinte.

Quant au miracle, il n'appartient pas à un simple narrateur de l'affirmer ou de le nier. Mais il est attesté par une inscription gravée à la porte des Suisses, à l'endroit où il se produisit. Elle a été vue en 1671 par le moine franciscain Olivese, du canton d'Istria (Petreto-Bicchisano). Pour mieux le rappeler, une inscription semblable avait été faite sur la porte Saint-Antoine, également à Sassari, près de laquelle le P. Guglielmo prêchait habituellement. Salvator Vitale la mentionne en ajoutant : « Elle est un peu effacée, mais la pierre, incrustée dans le mur, existe toujours. »

Disons, en terminant, que le Père Guglielmo de Speloncato, de l'ordre de Saint-François, vicaire provincial du couvent de Vico, fut nommé en 1481 évêque de Sagone par Sixte IV, puis Vicaire de Sainte-Marie-Majeure à Rome. C'est au cours d'une mission à Sassari qu'il fit le miracle que nous avons raconté. Il mourut à Rome en 1506 (*).

* Ces renseignements nous ont été fournis par le savant abbé Casanova, ancien curé d'Ucciani, auquel nous adressons nos plus vifs remerciements.

Le Lion de Roccapina

Dès qu'on a passé la bifurcation de la *Monacia*, la route de Bonifacio à Sartène s'incurve profondément vers la mer, remonte vers le nord, grim pant puis dévalant jusqu'au col de *Coralli*. Elle passe entre de riants vallons tachetés d'olivettes et dans lesquels une luxuriante végétation déroule toute la gamme des couleurs.

Avant d'atteindre le col et dès qu'on a laissé à sa gauche le chapelet d'écueils des *Monaci*, on a à sa droite le maquis sombre d'où émergent des rochers gris ou roses auxquels le temps, ce grand sculpteur, a donné la forme d'animaux fantastiques, mais qu'on dirait avoir été taillés tout d'un coup par un magicien tout puissant.

À gauche, un long rocher se dirige vers un golfe à la courbe élégante, qu'il surplombe en formant un piédestal haut de cinquante pieds, qui supporte une colossale statue figurant exactement un lion couché dont on peut voir la croupe, les pattes et la queue et surtout la tête, tournée vers la mer et surmontée, au gré du spectateur, d'une couronne ou d'une tour crénelée.

Et il est là depuis des siècles, dans sa pose de sphinx accroupi, poursuivant un rêve éternel, mais on le sent prêt à bondir sur la côte dont il paraît être le redoutable et mystérieux gardien, comme il le fut

jadis quand son âme de pierre était une âme humaine, dans un corps humain.

Ce rocher fut, en effet, autrefois un homme, un superbe guerrier qui vivait au viii^e siècle et qui fut l'ami et le bras droit de Charles Martel, dans la lutte que celui-ci vint continuer en Corse contre les Sarrasins, après les avoir défaits à Poitiers. Le grand chef franc, ainsi que l'atteste la tradition, qui a conservé son nom à une fontaine de Sollacaro, trouva en lui un auxiliaire précieux, un ennemi acharné des Infidèles qui l'avaient surnommé *Saïd*, nom arabe du lion. Toutes leurs ruses et tout leur fanatisme ne valaient rien contre la force, le courage et l'adresse du chef corse, dont la flamboyante épée, semblable à celle de l'ange exterminateur, faisait dans leurs rangs de terribles ravages. Et, comme une lave envahissante, son courage se communiquait à ses farouches compatriotes du sud de l'île, qui ne tardèrent pas, à la grande satisfaction de Charles Martel, à voir leur sol purgé de la présence des mécréants, à les voir fuir le rivage de toute la force de leurs voiles.

Et le lion put alors rentrer dans son château de Roccapina, admiré et vénéré de tous les habitants de la région. Mais quoique jeune et riche et beau, il ne tarda pas à sentir l'ennui le gagner, car bien qu'il eût de nombreux serviteurs, Saïd était seul, il lui manquait ce qu'il n'avait pas eu le temps de désirer jusqu'alors : un cœur qui répondît au sien.

Or, un jour qu'il battait le maquis à la poursuite du sanglier, il rencontra une bergère idéalement belle, si belle qu'il en fut ébloui. Il voulut s'en approcher et lui parler, mais, farouche, elle détourna la tête et disparut dans un fourré. Et le vainqueur, tel autrefois Hercule, sentit qu'il était vaincu par l'amour. Il revint plusieurs jours de suite aux lieux où il avait eu la

merveilleuse vision, put chaque fois s'en emplir les yeux et l'âme, mais l'Omphale de Monacia ne lui permettait ni de filer à ses pieds ni même de l'approcher. A ses brûlantes avances, à ses serments, à ses soupirs, à ses larmes, elle restait insensible et ne répondait rien.

Un jour, cependant, elle ouvrit les lèvres, mais ce fut pour prononcer ce seul mot, ce mot qui renferme toute la profondeur du désespoir : « Jamais ! »

Saïd sentit son sang se glacer. Vacillant et brébuchant parmi les cailloux et les ronces, il courut vers la mer et s'arrêta au bout de la falaise que les flots battent sans cesse. Tourné vers le soleil couchant, il baissa le front, revit en quelques secondes par la pensée son passé de guerrier et songea à l'inutilité et à la vanité de la jeunesse, de la beauté et de la gloire, qui sont impuissantes à triompher d'un cœur de femme. Il leva vers le ciel ses bras désespérés, puis il s'affaissa et disparut.

Mais à la place où il se trouvait alors, un colossal lion de pierre apparut. Depuis, il est là comme une sentinelle vigilante en qui, sous l'enveloppe du granit, l'âme d'un héros insulaire sommeille pour l'éternité, à moins que, dans un lointain avenir, elle ne se réveille sous l'impulsion de quelque formidable événement. Alors le lion corse jettera aux quatre vents du ciel son terrible rugissement.

La Grotte de Saint François

Cette nuit-là de l'année 1214, la petite ville de Bonifacio, campée sur son rocher calcaire qui tombe à pic sur la mer, était enveloppée comme en un suaire par d'épais nuages que des éclairs déchiraient parfois, mais qui se reformaient presque aussitôt. La falaise, sous les assauts conjugués du vent et des flots qui montaient sur la plate-forme et balayaient les rues, paraissait devoir être emportée. Et, de temps en temps, on eût pu voir, luttant contre les éléments déchainés, évitant les écueils nombreux qui parsèment la côte, un frêle esquif aux mâts brisés, aux voiles déchirées, s'avancer, reculer, puis revenir et, enfin, atteindre le rivage.

Après le pénible et long amarrage, seul un homme en descendit, maigre et blême, la tête et les pieds nus, couvert d'une vieille robe de bure, les reins ceints d'une corde. Et cet homme, que la fièvre faisait grelotter, s'achemina sous la tempête, nimbé d'une douce lumière, vers une habitation qui lui avait été indiquée par les marins, et qui, suivant le caprice des éclairs, surgissait ou disparaissait dans le petit groupe de maisons formant le village de Cartarana que dominait le couvent de San-Giuliano.

Timidement d'abord, puis plus fort, car rien ne répondait de la maison endormie, le voyageur frappa à l'huis à plusieurs reprises. A la fin, une étroite fenêtre s'ouvrit et une voix nasillarde demanda :

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis un pauvre malade, chassé sur le rivage par la tempête, et je vous demande l'hospitalité.

— Quel est votre nom ? D'où êtes-vous ?

— Je me nomme François et je suis de la ville d'Assise, en Italie, où ma barque me ramenait.

— D'où venez-vous donc ?

— D'Espagne où j'étais allé prêcher notre sainte religion, monsieur l'abbé.

— Vous êtes prêtre, alors ?

— Non, je ne suis qu'un simple religieux ; mais soyez charitable : la fièvre qui me dévore s'accroît par ce vilain temps. Ah ! j'ai besoin de repos !

— Mille regrets, mon cher, mais je me méfie des gens qui viennent d'Espagne. D'ailleurs, je n'ai qu'un lit. Vous trouverez un bon abri dans une grotte qui est là tout près, à votre gauche. »

Et le bon curé ferma sa fenêtre et se recoucha, maugréant contre l'étranger qui venait d'interrompre son somme et son rêve tout empli de quiétude et de grasses prébendes.

L'humble voyageur se rendit donc dans la grotte que le charitable curé lui avait indiquée, et, bénissant le Dieu de la pauvreté et des épreuves, se coucha sur une pierre et s'endormit.

Peu après minuit, l'orage ayant cessé, un villageois qui, inquiet, se rendait à sa bergerie, dans la montagne, vit avec surprise dans le ciel redevenu serein une énorme étoile rayonner vivement et éclairer deux anges de lumière qui gardaient l'entrée de la grotte. Interdit, il n'osa plus avancer et attendit le jour. Quand vint l'aurore, sa surprise augmenta : les anges avaient disparu, l'étoile s'était éteinte ; mais, bien qu'on fût en décembre, tout autour de la grotte, les bruyères et les arbousiers avaient fleuri, le sol

était couvert de fleurettes où des abeilles bourdonnaient joyeusement. Mille oiseaux voltigeaient et des rossignols égrenaient leurs roulades sonores.

Le berger revient sur ses pas, frappe aux portes et crie le miracle. Le curé est averti. Il quitte précipitamment son lit et, suivi de ses ouailles, se rend à la grotte. Le Poverello, toujours couché sur la pierre, le reçoit avec son bon sourire mais refuse de le suivre au presbytère.

« Non, monsieur le curé, lui dit-il, je vois maintenant qu'il n'est pas permis à qui a fait vœu de pauvreté de coucher dans un lit moelleux, même quand il est malade. Je ne suis, vous le voyez, que l'humble frère de toutes les créatures du bon Dieu, de l'oiseau qui n'est qu'harmonie, des astres qui sont lumière, de l'herbe qui n'est que douceur, de la fleur qui n'est que parfum, et même du chardon, du vautour, de la nuit et de notre blanche sœur, la Mort, qui tous ont été mis sur la terre pour remplir les desseins du Créateur.

— Au moins, lui dit le curé prosterné, permettez-moi de vous apporter votre nourriture.

— Le pain d'orge et le laitage que ces bergers me fourniront me suffiront. »

Et le bon saint resta là trois jours, guérissant les malades et les infirmes, consolant les affligés, promettant le paradis aux pécheurs repentis.

Le Poverello, rappelé par l'équipage qui le ramenait d'Espagne, rejoignit sa Portiuncule d'Assise pour y rétablir sa santé. En 1219, il revint en Corse, accompagné de quelques disciples qui s'établirent dans le couvent de San-Giuliano. Ils y formèrent un noyau de moines franciscains qui, pendant les trois siècles suivants, allaient fonder dans l'île environ quatre-

vingts couvents aujourd'hui désaffectés ou en ruines pour la plupart.

Quant à la grotte, elle existe toujours, à peu près intacte, et elle sert de tombeau à une famille bonifacienne. Les visiteurs peuvent y voir encore le lit de pierre où se reposa pendant trois jours le Poverello qui y laissa, en creux et en saillies, les précieuses empreintes de son frêle corps malade et fatigué.

Le Frate et la Sacra

Ceci eut lieu vers l'an de grâce 1220. L'année précédente, le séraphique saint François était revenu en Corse, emmenant avec lui une dizaine de ses disciples et autant de jeunes adeptes de sa sœur spirituelle, sainte Claire d'Assise. Il leur avait dit : « Catéchisez ce peuple fier et rude, mais à l'âme naïve et bonne. Dans cette île merveilleuse que le Créateur a comblée de tous ses bienfaits, fondez de nombreux couvents où, n'imitant pas en cela ce douillet et craintif curé de Cartarana, on pratiquera la plus large hospitalité. »

Parmi ces disciples était un Napolitain à la haute stature, au teint bronzé, à l'œil de flamme, à la longue barbe d'ébène. Il fut chargé de jeter à Attallà (Tallano) les bases d'un couvent du Tiers-Ordre. Une jeune et belle clarisse au corps délicat mais souple et harmonieux, napolitaine comme lui, avait eu mission de recruter des nonnes pour le couvent de Sartène. Tous deux devaient s'entendre, quand ils l'auraient jugé opportun, pour surmonter les obstacles et propager dans le sud de l'île la douce foi franciscaine.

A plusieurs reprises, le supérieur du couvent d'Attallà vint donc à Sartène se concerter avec sa sœur en Saint-François. Mais, au cours de chaque entrevue, où les intérêts de l'Ordre avaient été à peine effleurés, les deux déracinés, qui avaient poussé et

vécu sur les flancs du Vésuve, sentaient bouillonner dans leurs veines la lave du pays natal.

Et quand ils s'étaient séparés, comme un écho, la douce voix du Poverello versait en eux l'apaisement, tandis qu'en même temps celle du Malin leur chantait les journées enflammées de Naples, ses nuits divines, l'amour charnel incomplètement étouffé dans leurs cœurs. La nuit venue, le sommeil rouvrait la porte au rêve commun qui les hantait, et le souvenir de leur entrevue, d'une douceur ineffable les premiers jours, s'était mué en souffrance, en souffrance qui allait s'exaspérant.

Un jour, dès qu'ils eurent, après la profonde inclination de tête qui traduit le salut monacal, relevé leurs visages, un même cri s'échappa de leurs poitrine : « Fuyons, ma sœur ! — Fuyons, mon frère ! »

Et ils s'en allèrent à pas pressés par les sentiers qui dévalaient vers la Tavaria ou Rizzanèse, hale-tants et suant sous le soleil dont ils auraient voulu éviter l'aveuglante lumière.

Quand ils arrivèrent au bord de la rivière, ils s'arrêtèrent un instant, rafraîchirent leurs tempes et burent à longs traits. Puis ils s'engagèrent dans un sentier pour reprendre leur marche, vers où ? Vers le golfe de Valinco probablement, d'où une barque les aurait ramenés en Italie.

Or, le Tentateur avait hâte de faire siennes ces deux âmes. Le moine s'arrêta, plongea ses regards ardents dans les yeux de sa compagne, la saisit par la taille et lui dit doucement : « *Un bacio, cara mia !* » Mais ses lèvres n'eurent pas le temps d'atteindre celles qui s'entr'ouvraient déjà pour les recevoir : une longue flamme tomba entre eux du ciel cependant limpide et bleu, les sépara puis les rejeta violemment à deux pas l'un de l'autre.

Et depuis plus de sept cents ans, leurs deux corps sont toujours là, pétrifiés, près de la route de Sartène à Propriano. Dieu n'a pas voulu que Satan lui ravit deux âmes que le Poverello avait choisies. Mais les deux menhirs du *Frato* et de la *Suora* rappelleront éternellement aux générations futures qu'un sacrilège faillit être commis en cet endroit.

Novembre

Bien qu'il s'ouvre par un jour de fête, novembre est le mois des morts. Dès que le crépuscule de la Toussaint s'étend sur la terre, que l'Angelus mélancolique jette ses premières notes dans l'air silencieux, toutes les joies de la journée se dissipent et, invinciblement, l'on songe à ceux qui ne sont plus. Dans la vie mouvementée des villes, cette soirée se passe à peu près comme toutes les autres, le bruit, la lumière, le va-et-vient des passants permettant à peine à ceux qui gardent le culte du souvenir d'accorder une pensée aux chers disparus. Mais au village où tout est calme, où rien, si ce n'est quelque fenêtre éclairée, ne brille sous le ciel brumeux, au village tout invite au recueillement et à la prière. Et lorsque, vers huit heures, les cloches commencent à sonner, pour ne se taire qu'à minuit, le glas monotone des trépassés, on dirait qu'un deuil immense circule dans l'atmosphère et s'infiltré dans les plus profonds replis de nos cœurs.

Oh! le glas de la veille des Morts! comme ses tintements résonnent encore dans mon esprit et comme il me rappelle ma vie paisible d'enfant! Au foyer presque désert maintenant, les vieux se taisaient, pensifs, et quand je demandais pourquoi les cloches, ce soir-là, sonnaient avec persistance, l'aïeul blanchi me répondait :

« Mon fils, cette nuit tous nos morts reviennent sur la terre visiter les lieux qu'ils ont aimés. Comme des essaims éperdus d'abeilles, ils tourbillonnent dans l'air assombri, et, parfois, ils laissent échapper des plaintes qui seraient funestes aux vivants qui les entendraient. C'est pour que la voix sainte et puissante des cloches domine les faibles accents des revenants qu'on les sonnera jusqu'à la nuit. »

Et novembre n'est pas seulement le mois des morts; plus que tout autre, il est celui de la Mort. Combien de jeunes gens, combien de jeunes filles s'en vont, pauvres fleurs flétries et desséchées avant l'épanouissement, dormir sous la terre endeuillée par les matins mornes de novembre !

La nature elle-même s'assoupit. Le soleil n'a plus, malgré quelques flamboiements intermittents, qu'un éclat terne et tiède; l'herbe, dans les prés, est presque grise; au cœur des arbres, la sève n'afflue plus, n'apporte plus la vigueur et la vie aux branches engourdies sur lesquelles les oiseaux ne s'ébattent plus, ne se becquêtent plus, ne chantent plus. Et, une à une, jaunes et recroquevillées maintenant, les feuilles jadis vertes se détachent de la tige comme se détachent des corps amaigris les frères âmes des phtisiques...

De ma chambre froide où ne pénètrent ni un rayon de soleil ni un rayon de joie, je contemple par la fenêtre ouverte cette nudité et cette désolation. Je me dis que si l'hiver, avec son ciel de suie et son linceul de neige, avec la voix grave et continue des torrents déchainés, est le deuil de la nature, l'automne en est la mort. Je médite longuement et je comprends mieux que pendant les autres saisons les vers suivants du douloureux poète Baudelaire :

« La nature est un temple où de vivants piliers
« Laisent parfois sortir de confuses paroles ;
« L'homme y passe à travers des forêts de symboles
« Qui l'observent avec des regards familiers. »

Et je songe aux pauvres gens que l'hiver implacable guette, aux morts bien-aimés, à ceux qui s'en vont ou qui s'en sont allés lentement de la poitrine par ce fatal mois de novembre, et, parmi ceux-ci, à mon cher et grand ami Lorenzo Vero, l'espérance et l'orgueil de la jeunesse corse, emporté à l'âge de vingt-six ans avec les premières feuilles mortes.

Dans le maquis

J'avais quitté Bastia — Bastia, hélas ! — et, le cœur plein de regrets, j'étais allé passer le mois d'août à Vizzavona pour y rétablir ma santé altérée par l'activité bruyante et l'atmosphère lourde de la ville, le travail intellectuel opiniâtre et dévorant. Oh ! les tièdes et calmes journées pendant lesquelles ma poitrine aspirait avec délices l'air chargé de senteurs vivifiantes, cette tranquillité grâce à laquelle, dans mon cerveau en fusion, l'apaisement se faisait peu à peu, jamais je ne les oublierai.

Jamais je n'oublierai ces sources limpides et fraîches, ce soleil clair et doux comme le regard d'une femme blonde, cette immense forêt où, de même qu'en un temple, la pensée se concentre, s'élève et s'épure. Mais, à toujours rêver, l'esprit perd complètement la notion du monde objectif, et, se faisant une vie de plaisirs fictifs et d'illusions, devient incapable de conceptions viriles et saines. Or, le mysticisme m'a toujours fait peur, — comme la mort. En effet, est-on moins mort que le cadavre quand on ne concourt plus à l'universelle vie, quand on finit par s'ignorer totalement soi-même ?

Aussi, dès les premiers jours, je voulus secouer la torpeur qui, lentement, m'envahissait. Un matin, je pris mon fusil et, me dirigeant du côté de Boccagnano, je ne tardai pas à m'engager dans le maquis. Oh ! le gibier pouvait se tenir tranquille, car je n'ai

jamais été qu'un mauvais tireur, mais je ne voulais pas avoir l'air de vagabonder au hasard, et voilà uniquement pourquoi je crus à propos, ce jour-là, d'entrer dans la peau d'un chasseur. Toute la journée s'écoula sans que ma conscience eût à se reprocher la mort d'un oiseau, sans qu'un lièvre fût empêché par moi de rêver en son gîte.

Sans que j'y prisse garde, la teinte des arbousiers et des bruyères était devenue plus foncée, les monts s'étaient voilés de brume, le soleil depuis longtemps avait disparu et Vizzavona était bien loin. Du sommet d'un rocher, je distinguai la Gravona qui s'en allait lentement vers la mer dans la tristesse du crépuscule, et, de l'autre côté de la rive, à travers des massifs de châtaigniers, je vis s'éclairer successivement les fenêtres des maisons de Bocognano. Alors je me disposai, non sans inquiétude, à aller chercher un gîte pour la nuit. Je doublai le pas et traversai plusieurs fourrés sans m'arrêter aux arbustes qui, à chaque instant, me cinglaient le visage.

Bientôt, le ciel s'étoila tout à fait, l'ombre se fit immense et je marchais tantôt à droite, tantôt à gauche, évitant les obstacles et les précipices.

Hélas ! pas un sentier, pas un rayon de lune pour me diriger. Je marchais affolé, sans savoir où, voyant venir avec anxiété le moment où, mes forces m'abandonnant, je m'affaisserais quelque part, quand je vis tout à coup une faible lumière poindre dans la nuit. J'allai vers elle. Je ne tardai pas à me trouver près d'une maisonnette perdue dans le maquis, au milieu d'un enclos planté d'arbres. La porte en était ouverte et, dans le fond de l'unique pièce, un homme se tenait assis devant un grand feu. Du seuil, je lui demandai l'hospitalité.

« Entrez et soyez le bienvenu ! » me dit-il.

C'était un grand vieillard au visage encadré d'une longue barbe blanche, empreint de cette distinction que l'on rencontre rarement chez les gens de la campagne.

Quand j'eus fini de partager avec lui son frugal repas du soir, je lui demandai pourquoi il se trouvait là, tout seul, à un âge où l'on a, plus que jamais, besoin de la société de ses semblables.

« C'est mon histoire que vous me demandez, dit-il. Personne jusqu'ici ne l'a connue, car un secret douloureux l'a, depuis cinquante ans, collée à ma lèvre. Mais maintenant que le pénible voyage de la vie touche pour moi à sa fin et que mes paroles ne peuvent plus avoir de conséquences funestes, je n'ai pas de raisons pour me taire. »

Il réfléchit un instant, puis il commença :

« Je suis né dans un village des environs de Bastia où mon père, à qui appartenait la terre que je cultive, était employé. Jusqu'à l'âge de vingt ans, je n'eus d'autre souci que celui de l'étude et d'autre amour que celui de mes parents. A cinq mois d'intervalle, mon père et ma mère moururent.

« Après la période de prostration et de désespoir dans lesquels le deuil m'avait plongé, je sentis qu'une affection m'était nécessaire, devait remplir le vide que la mort avait fait dans ma vie. L'expérience me faisant défaut, je me mis à aimer d'un amour qui devait m'être fatal une jeune fille aussi belle qu'ambitieuse, qui, malgré les serments que nous avons échangés, continuait à nourrir des projets de fortune qu'avec moi elle n'aurait jamais pu réaliser. Un jour, j'appris par sa mère qu'elle était malade et qu'il me fallait, pour longtemps, renoncer au bonheur de la voir. La malheureuse était enceinte des œuvres d'un jeune homme qui avait fait miroiter à ses yeux l'espoir d'un

avenir doré. Mon premier mouvement fut d'entrer chez elle, de gré ou de force, et de lui plonger mon poignard dans le cœur; mais, plus tard, je me dis qu'il valait mieux, pour son châtement, attendre les événements. Deux jours après, anéanti, je quittai, pour n'y plus revenir, ce village où tout me parlait d'elle et je vins ici chercher le calme dans la solitude et l'oubli dans le travail.

« Un soir, comme je rentrais de Bocognano, je vis, en débouchant sur la route, une personne se traîner péniblement en poussant des gémissements et venir presque aussitôt s'abattre près de moi. Je la pris dans mes bras et je pus, non sans peine, la conduire à une auberge voisine où les soins nécessaires lui furent donnés. Quand elle rouvrit les yeux, je faillis à mon tour me trouver mal : je venais de reconnaître celle que j'avais jadis aimée, revêtue du costume de nos montagnards corses sous lequel se dissimulaient mal un pistolet et un stylet. Je compris. Abandonnée par celui qui lui avait ravi l'honneur, elle s'était vengée en le tuant et elle avait pris le maquis. Dans la nuit, je la conduisis chez moi. Elle y a vécu paisiblement, sous ses habits de femme, à l'abri des recherches, partageant avec moi ma rude existence et mes ennuis souvent moroses. Jamais je ne lui ai reproché sa conduite, jamais je n'ai fait allusion au passé. Mais, si je lui avais pardonné, je n'aurais pas oublié et elle ne fut pour moi qu'un bandit ayant besoin d'air et d'un peu de liberté, — pas autre chose.

« Il y a huit jours, elle est morte et je l'ai enterrée moi-même sous un saule que j'ai planté autrefois pour ombrager ma fosse. L'heure où j'irai dormir près d'elle approche et peut-être la retrouverai-je là-haut, lavée de toute souillure, peut-être recommencerons-nous alors le doux poème interrompu ici-bas. »

Quand le vieillard eut fini de parler, je vis deux grosses larmes couler sur ses joues pâles et je m'en voulus d'avoir, par mon indiscrétion, ravivé de si douloureux souvenirs.

Chez les Sauvages

Il y a bien longtemps de cela, je revenais de Marseille en Corse. Pendant la traversée, j'avais remarqué, parmi les passagers du « Bocognano », un gros monsieur continental, très silencieux, muni de quatre ou cinq volumes à couverture jaune qu'il feuilletait de temps en temps. Je ne suis pas curieux, mais je voulus savoir... ce que pouvaient bien être ces ouvrages qu'il consultait avec un intérêt visible. Je m'approchai donc de lui et je pus lire les titres : « l'Immortel » d'Alphonse Daudet, les « Cinq doigts de Birouk » de Louis Ulbach, je ne sais plus quel roman du fabricant de feuilletons Louis Noir et une brochure à trois-cinquante d'un auteur oublié, intitulée « Chez les Sauvages ». On le voit, l'attirail des œuvres malsaines dans lesquelles des romanciers à court de sujets ont dénigré la Corse qu'ils n'ont vue qu'à travers leur imagination affligée de daltonisme moral, l'attirail des œuvres haineuses ou stupides échouées à l'étalage du bouquiniste, quand ce n'est pas chez l'épicier, était entre les mains de ce voyageur.

Quand les premiers rayons de l'aube blanchirent l'horizon et que la Corse apparut, encore endormie au milieu des flots qui la caressent, tout le monde fut sur le pont. Le gros monsieur y monta aussi, mais pendant que chacun saluait par d'enthousiastes acclamations l'île bien-aimée dont la brise nous apportait les parfums puissants, lui restait muet et impassible. Je m'étais encore mis près de lui pour mieux l'observer.



ver, car j'avais compris que c'était un original, et je lui demandai :

« Allez-vous pour la première fois...

— Chez les sauvages ? Oui », s'écria-t-il sans me laisser achever et le plus sérieusement du monde.

Mon premier mouvement fut de répondre comme on le doit en pareil cas à ce continental qui, d'un ton convaincu, traitait nos compatriotes de cannibales ; mais je vis que j'avais affaire à un naïf qui avait pris au sérieux toutes les inepties racontées dans les bouquins qu'il avait lus et je me contentai de sourire. Et comme, après tout, il avait l'air bon enfant malgré ses préjugés, je lui offris de lui servir de guide à Ajaccio pendant les quelques jours qu'il y devait passer. « Seulement, ajoutai-je, il nous faut des armes. Avez-vous des armes ?

— Mais certainement ! Je ne suis pas fou au point de m'en aller sans armes dans un pays où l'on ne peut adresser un compliment à une jeune fille, dire du mal de Napoléon à un bonapartiste, de la République à un républicain, ou voyager seul sans s'exposer à se faire trouer la peau.

— Mais alors, me permettez-vous de vous demander ce que vous venez faire dans un tel pays ?

— Je viens y chercher des émotions. »

Notre conversation s'arrêta sur ces derniers mots car, en ce moment-là, le « Bocognano » stoppait.

Dans l'après-midi, j'allai chercher à l'hôtel où il était descendu mon compagnon de voyage qui, en homme prudent qu'il était, mit dans sa poche un revolver et un stylet et s'arma en outre d'un fusil Lefauchaux, acheté pour la circonstance.

Non, je ne vous dirai pas les efforts que je fis pour ne pas rire au nez de ce brave homme quand nous nous engageâmes sur le Cours Napoléon. Mais,

s'il aimait le drame, j'aime la comédie et l'occasion de m'amuser était trop belle pour la manquer.

Après quelques instants de flânerie, nous allâmes nous asseoir sur la terrasse du grand café Bonaparte. Dix minutes après, six montagnards arrivaient et, bruyamment, prenaient place à une table voisine. Ils étaient tous vêtus de ce grossier drap corse que nous appelons *pelone* et portaient la *barretta misgia*, la barbe en broussaille, la *carchera* crasseuse garnie de cartouches, fièrement étalée sur le ventre, et l'inséparable mousquet. Joignez à cela le sans-gêne particulier à nos paysans qui se croient chez eux partout où ils se trouvent, et vous aurez plus qu'il n'en faut pour frapper l'esprit d'un continental non averti. Aussi mon ami pâlit-il légèrement et me dit en me touchant du coude : « Attention, voici les bandits ! »

Vous me jugerez défavorablement si vous voulez, mais je crus à propos de me taire. Il venait chez nous pour chercher des émotions, donc il était de mon devoir de ne pas détruire tout de suite l'illusion.

Mais le saisissement qu'il venait d'éprouver n'était rien en comparaison de celui qu'allaient encore lui causer nos braves montagnards. Après avoir solennellement trempé ses lèvres dans son café, l'un d'eux s'avança vers nous le fusil à la main et, s'adressant à notre étranger qui, cette fois, devint violet, il lui dit : « *O sgiu quillu, vuleti barattà a fucili ?* »

Mon ami frissonna des pieds à la tête, puis il se leva, saisit son fusil et s'apprêta à en faire jouer la batterie. Alors j'intervins et, pendant que le paysan, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, restait là, ébahi, j'expliquai à mon trop inflammable compagnon qu'il ne s'agissait que d'une proposition d'échange. Il se rassit en riant de sa méprise et en jurant qu'à l'avenir il ne se ferait plus attraper.

Mais il était en quête d'émotions et le hasard le servit à souhait.

Le soir même, quand la nuit fut venue, nous allâmes faire une longue promenade à pied du côté de la chapelle des Grecs. Nous rentrâmes tranquillement vers dix heures par le boulevard Lantivy déjà désert. Le ciel était couvert et l'on distinguait à peine la route blanche qui longe la mer. Mais soudain la lune, faisant son apparition sur la croupe d'un nuage, nous éclaira vaguement. Presque aussitôt, mon ami fut pris du frisson qui l'avait secoué le matin et, sans parler, le bras tendu, il m'indiquait dans la direction des murs d'enceinte du Petit Séminaire, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le nouveau collège, une ombre qui nous couchait en joue.

A son tour, il épaula et fit feu...

Le lendemain, à la pointe du jour, attiré par cette mystérieuse influence qui dirige les pas du meurtrier vers les lieux où il a fait couler le sang humain, il longeait les murs du Petit Séminaire sur lesquels il vit, avec une surprise mêlée de joie, un dessin au charbon représentant un chasseur à l'affût dont la face portait une fraîche balafre.

L'illustre Tartarin de Tarascon, qui avait tué un bourriquet à la place d'un lion, était enfoncé !

Quinze jours après ces mémorables aventures, j'en rencontrai le héros qui, sans fusil, le visage épanoui, se promenait paisiblement dans les rues de Corte.

« Et votre fusil ? lui dis-je après lui avoir serré la main.

— Mon cher, me répondit-il, Louis Noir, Louis Ulbach et les autres sont d'effrontés menteurs. Quant à mon fusil, il me gênait et je l'ai laissé à Ajaccio. »

ENCORE UNE HISTOIRE DE BANDITS

Comment je fus secouru par les Bellacoscia... absents

En 1889, j'étais petit fonctionnaire dans le Nebbio. J'avais passé une agréable journée à Oletta, et, vers le soir, je fis allègrement les quatre kilomètres qui séparent ce joli village du col de San-Stefano où je comptais prendre la diligence qui, venant de Bastia, conduisait à Santo-Pietro-di-Tenda. Mais quand j'arrivai au col, l'aubergiste me fit savoir que la diligence était passée depuis une demi-heure. Que faire ? Revenir sur mes pas et rentrer à Oletta où j'étais sûr de trouver une aimable hospitalité, ou faire à pied les dix-sept kilomètres du long ruban de route qui aboutit à Santo-Pietro ? Comme il fallait que je fusse rendu dans cette dernière localité le lendemain de bonne heure, je dus me résigner à faire cette longue étape « pedibus cum jambis ».

Je traversais au soir tombant *Fusaghia*, hameau de Vallecalle, puis Rapale, puis Pieve dans la nuit noire, si noire que je distinguais à peine la route. Quand j'eus dépassé Sorio, le ciel s'éclaircit et je songeais déjà à la joie du retour et du repos, quand je vis arriver vers moi une sorte de géant barbu qui, titubant, s'arrêtait et me barrait le chemin.

Aussitôt, tout en accaparant la largeur de la chaussée, il me dit en hoquetant :

« *Eju mi chiamu Recca,
Chi mi tocca lecca !* »

— Je ne vous demande pas votre nom, lui dis-je dans mon dialecte du canton de Bocognano, et je n'ai pas envie de vous toucher.

— Où vas-tu ?

— A San-Gavino, répondis-je avec une inquiétude croissante car le quidam se faisait de plus en plus menaçant.

— D'où es-tu ?

— De Bocognano, si cela peut vous faire plaisir.

— Un pays de méchantes gens ! C'est le pays des Bellacoscia, *e tantu basta*.

— Peu importe, laissez-moi continuer mon chemin.

— Ah ! non ! *Eju mi chiamu Recca...* et je ne crains pas les Bellacoscia.

— Et les connaissez-vous, les Bellacoscia ?

— Non, dit-il, et je ne tiens pas à les connaître. »

J'eus une heureuse inspiration.

— Eh bien ! attendez ici trois minutes encore et je vous ferai faire quand même leur connaissance.

— Non, non ! dit-il, subitement dégrisé, je suis pressé car ma famille m'attend pour le souper. Mais permettez-moi de vous serrer la main.

— Pas du tout ! Filez vite, car

*Eju un mi chiamu Recca,
Ma chi mi tocca lecca !*

— Alors, bonsoir !

Et il détala de toute la vitesse de ses longues échasses.

Le surlendemain, mon excellent ami Edouard Liberati me disait mystérieusement : « Les Bellacoscia sont dans nos parages. Il paraît que l'autre soir le grand Recca, qui rentrait à Sorio, passablement éméché, a rencontré un *pumuntincu*, leur guide, qui, sans rime ni raison, lui a cherché noise. Recca allait lui faire un mauvais parti quand soudain les deux bandits sont sortis d'un fourré. Il s'est enfui, comme bien vous pensez, et a essuyé quatre coups de feu qui, heureusement, ne l'ont pas atteint. Je ne sais pas si cela est vrai, mais le fait est qu'il est encore alité tant sa frayeur a été forte.

— Cela est vrai en partie : la rencontre du *pumuntincu* et du grand Recca, leur altercation et l'intervention providentielle des Bellacoscia dont le nom seul produit parfois une salutaire terreur, la fuite éperdue du géant soriais ; mais les quatre coups de fusil n'ont pas été tirés.

— Vous me semblez bien mieux renseigné que moi.

— Eh ! oui, car le *pumuntincu*, le guide ou plutôt le protégé des Bellacoscia, c'était moi. Mais n'en dites rien à personne, car le géant de Sorio serait capable de prendre sa revanche et puis je ne voudrais pas avoir maille à partir avec la justice. »

Le bon Liberati a sans doute oublié cette vieille histoire. Dans tous les cas, je lui suis reconnaissant d'avoir, pendant plus de quarante ans, gardé scrupuleusement le secret que je divulgue moi-même aujourd'hui.

BASTELICA

La Maison Sampiero

Celui qui veut avoir une idée de la Corse d'autrefois n'a qu'à s'en aller, au risque de se trouver bloqué pendant un mois par la neige, visiter Bastelica au cœur de l'hiver.

Si le climat excessivement froid n'expliquait pas l'aspect désolé de ses champs, on croirait que la terre, laissée longtemps en friche et sans cesse meurtrie par les pas sacrilèges des Génois, s'est fermée à toute culture. Pas d'oliviers, pas de vignes. Sur les monts qui enserrant le village, la bruyère, le chêne et le sapin étalent leur sombre verdure pendant que, couronnant les six groupements de maisons, d'énormes châtaigniers se dressent comme autant de squelettes titaniques. Ça et là quelques prés, qui ont coûté un travail inouï, ne reprendront qu'au renouveau leur verte parure. Et, dans les vergers, des centaines de pommiers grelottent sous leur écorce nue en attendant que leur odorante neige de fleurs vienne remplacer la neige du ciel.

Quelques-uns de ses hameaux semblent porter le poids douloureux des siècles. Les maisons, comme ratatinées, avec leurs fenêtres étroites, leurs toits couverts de bois noirci par le temps, accusent un

moyen-âge rustique dans tout ce qu'il avait de plus triste qui reste encore là, obstiné et voyant à regret de nouvelles habitations s'élever chaque année, plus élégantes et plus commodes.

Les habitants, à part ceux que le contact avec l'extérieur a changés, gardent encore le caractère rigide et patriarcal des anciens Corses. Ils ne connaissent ni les aimables hypocrisies des gens qui se croient civilisés, ni leurs goûts de luxe et de plaisir, ni leurs besoins toujours nouveaux; mais, en revanche, un cœur généreux, ouvert aux sentiments les plus nobles et les plus tendres, et apanage des peuples vraiment forts, bat dans leurs poitrines robustes et larges, sous leurs habits de grossier drap corse. Le soir, au coin du feu, ils lisent ou chantent avec un bercement monotone de voix, des strophes du Tasse ou de Métastase; et c'est toujours ainsi, pendant tout l'hiver, et les femmes écoutent et, comme au bon vieux temps, font tourner le fuseau sous leurs doigts agiles. Oh! le vent peut souffler au dehors et la neige tomber à gros flocons et faire à la nature morne le suaire immaculé dont elle a sans doute besoin dans la rude saison: ils sont habitués à voir l'hiver toujours ainsi et demain, au réveil, la veillée recommencera, le chant interrompu se continuera, le fuseau tournera de nouveau.

Mais ce qui, plus que tout cela, m'impressionna profondément, il y a quelques années, ce fut une visite à la maison Sampiero alors qu'elle n'avait pas encore subi l'odieuse profanation du crépissage. A la voir, si humble et comme cachée au milieu d'un quartier où règne un silence presque religieux, avec son escalier extérieur en ruines et ses murailles grises, je me demandai comment elle pouvait avoir été le berceau du « Corse des Corses ». Involontai-

rement, dès le premier abord, devant ce reste historique et sacré, une comparaison se fit dans mon esprit entre la maison du héros qu'enfanta Bastelica et celle, plus aristocratique et plus moderne, où naquit Napoléon. Et ces deux hommes m'apparurent, rapprochés malgré trois siècles d'intervalle, grands comme des dieux et placés dans le cœur des Corses où est leur vrai Panthéon, sur le même trône de gloire et d'immortalité.

J'entrai. Un bon vieillard qui me reçut m'apporta les armes de Sampiero, deux carabines dont l'une, aux garnitures d'argent, lui avait été donnée dans sa jeunesse aventureuse par les Médicis de Florence, et un poignard grossièrement fabriqué dans nos montagnes. Alors, comme un dédoublement se fit en moi et, mon esprit remontant le cours des âges, j'eus la vision de l'île bien-aimée au temps de ses luttes pour la liberté. C'étaient bien les mêmes sommets chevelus, les mêmes plaines, le même soleil. Mais, sur les monts maintenant silencieux et tranquilles, des bruits confus montaient, des hommes couraient hagards, effarouchant le mouflon paisible et le cerf timide. C'était dans des eaux rouges de sang que se réfléchissait l'azur du ciel, et, dans les prés, une herbe rare croissait, semée par places de fleurs chétives. Au-dessus des monts et des plaines, la tyrannie génoise, comme un funèbre oiseau, planait sans cesse, les ailes déployées, faisant l'ombre du Cap-Corse à Bonifacio. Vainement on luttait, vainement le sang de plusieurs générations avait fécondé le sol : plus nombreux et plus rapaces venaient les soldats de Gênes.

Puis, je vis tout à coup, sur la Méditerranée imperturbablement bleue, une barque s'avancer légère sur laquelle flottaient à la brise et se confondaient parfois la bannière blanche semée de lis d'or du roi de

France et l'étendard du peuple corse. Sur la rive, un homme en descendait, fier et beau sous sa brillante armure, et c'était Sampiero qui venait ranimer l'espérance éteinte et tenter la victoire rebelle. « Aux armes ! » rugit-il. Et aux quatre coins de l'île, le cor de mer lance son grave et retentissant appel. La révolte éclate. Les Génois sont nombreux ? Qu'importe ! Hélas ! la scène changea bientôt et, dans les brumes du passé, je vis la Corse exténuée, Sampiero parcourant les mers pour chercher des secours et revenant déçu, la malheureuse Vannina immolée à la patrie frémissante, la trahison, Vittolo.

Un long frisson me traversa le corps et mon rêve se dissipa. Pieusement, je déposai les deux carabines, seules reliques du héros qui restaient encore à cette époque — mais que sont-elles devenues ? — et je quittai, pensif, la maison où il naquit.

Je n'ai jamais mieux compris que ce jour-là tout ce que peut mettre au cœur d'un Corse de patriotisme ardent et de légitime fierté l'évocation de ces hommes prodigieux dont le nom brillera éternellement en lettres d'or sur les pages de notre histoire insulaire.

Berceuse corse

Dors, ô ma fille chérie,
Clos tes grands yeux adorés ;
Déjà dans la bergerie
Tous les troupeaux sont rentrés ;
On n'entend plus dans la plaine
La voix joyeuse du cor.
Dors, ô ma petite reine,
Maria, mon doux trésor.

L'astre au front d'argent qui brille
Au fond du bleu firmament
N'a pas ta beauté, ma fille,
N'a pas ton rayonnement ;
Le bon Dieu te fit plus belle
Que l'étoile aux rayons d'or ;
Dors, ma blanche colombelle,
Maria, mon doux trésor.

Ni le beau lys que l'on vante,
Ni les roses du jardin
N'ont la fraîcheur éclatante
De mon petit chérubin.
Ta chevelure est plus blonde
Que les blés de messidor ;
Tes yeux sont plus purs que l'onde,
Maria, mon doux trésor.

Dors ! lorsque dans nos campagnes
Tu viendras, la joie au front,
Toutes les fleurs, les campagnes,
Devant toi se courberont.
Nos bandits toujours moroses,
Qui bravent les coups du sort,
Viendront baiser tes doigts roses,
Maria, mon doux trésor.

Le jour de ton mariage
Avec l'élu de ton cœur,
Les poètes du village
Célébreront ton bonheur ;
Nous aurons un ciel superbe
Et mille fleurs pour décor
Quand nous danserons sur l'herbe
Maria, mon doux trésor.

Rêve aux bijoux, aux dentelles,
Rêve aux robes de satin,
Mon bel ange aux blanches ailes,
Fais dodo jusqu'au matin.
Dors, que rien ne t'inquiète
Car ta mère veille encor
Au chevet de ta couchette,
Maria, mon doux trésor.

Chant guerrier des Corses

I

Sur chaque verte colline,
Sur nos monts touchant le ciel,
Déjà la conque marine
Jette son terrible appel.
Corses, qu'à sa voix où gronde
L'âme ardente des aïeux
Aujourd'hui chacun réponde
En bravant la mort comme eux !

REFRAIN

A nos sœurs, à nos compagnes,
Corses, faisons nos adieux.
Ce soir, quand sur les montagnes,
S'allumeront mille feux,
Les fils des braves
Seront morts ou victorieux,
Mais non esclaves.
Sonnez, buccins de nos aïeux !

II

Nos ancêtres, dans leurs tombes,
Frémissent au bruit que font
En tombant, obus et bombes,
Sur ce sol, vierge d'affront.

Nous apaiserons vos mânes
En jetant avec fierté
Sur les oppresseurs vos crânes,
O morts pour la Liberté !

III

Que chacun de nous se lève
Et fasse pâlir d'effroi
Ce peuple esclave qui rêve
De nous imposer sa loi !
Montrons-lui que la Victoire
Berce en notre Panthéon
Sampiero, sublime gloire,
Paoli, Napoléon !

IV

Prends la vieille carabine,
Ta hache à l'envol fatal,
Paysan dont la poitrine
Brave le plus dur métal.
A défaut de projectiles,
Que les rochers de nos monts
Fauchent ces cohortes viles
Qui comptent sur leurs canons !

V

Frères, venez tous farouches
De Corte, d'Ajaccio !
Que du Cap-Corse à tes Bouches,
Fière Bonifacio,
L'on combatte avec furie
Et bientôt, fuyant nos bords,
L'étranger, dans sa patrie,
S'en ira pleurer ses morts !

VI

Nous vaincrons ! Mais si le nombre
Nous écrase, pas un pleur !
Montrons un mépris si sombre,
Tant d'audace et de valeur,
Que l'ennemi n'ose faire
Insulte à notre étendard
Tant qu'au poing d'un insulaire
Laira l'acier d'un poignard !

FIN

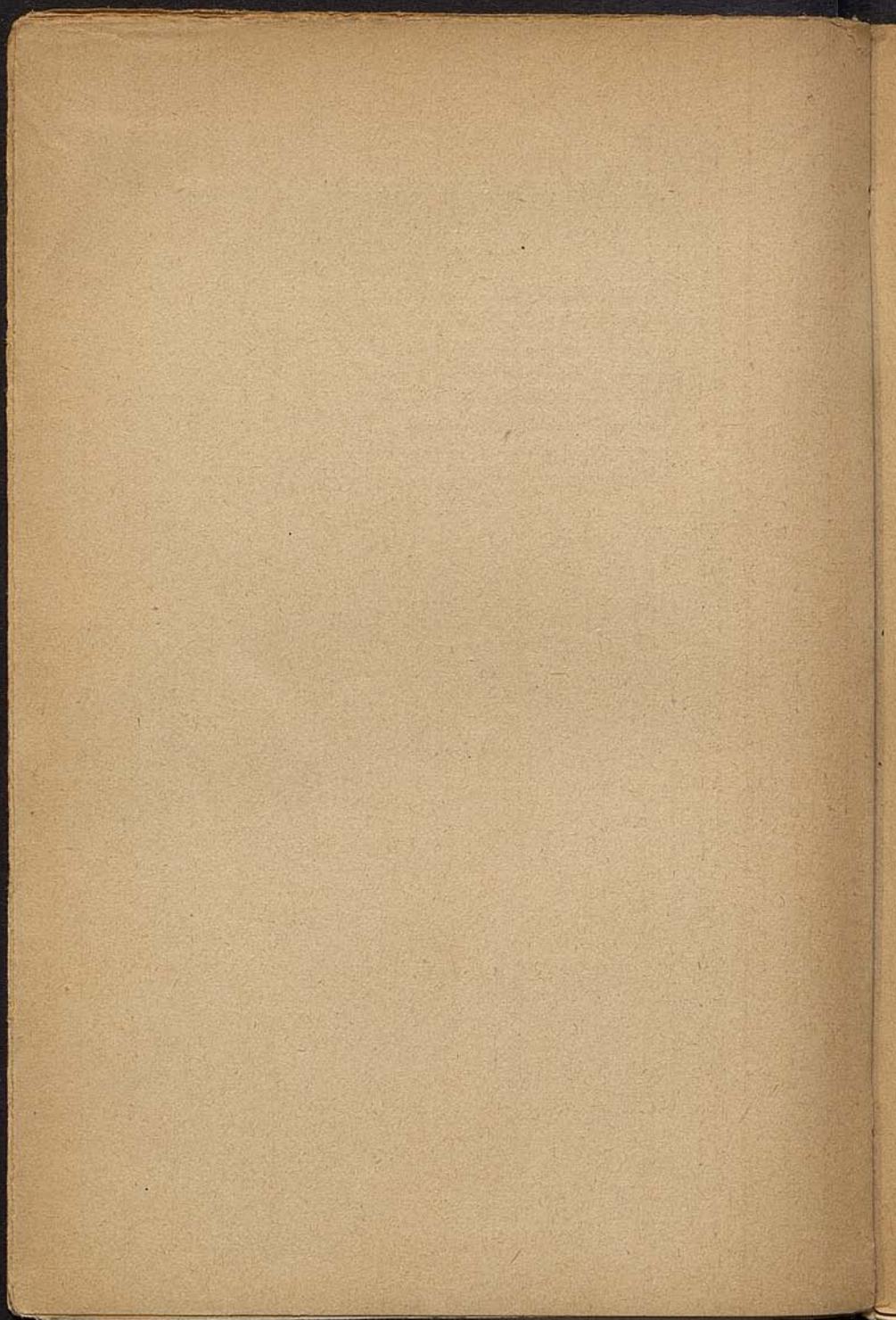
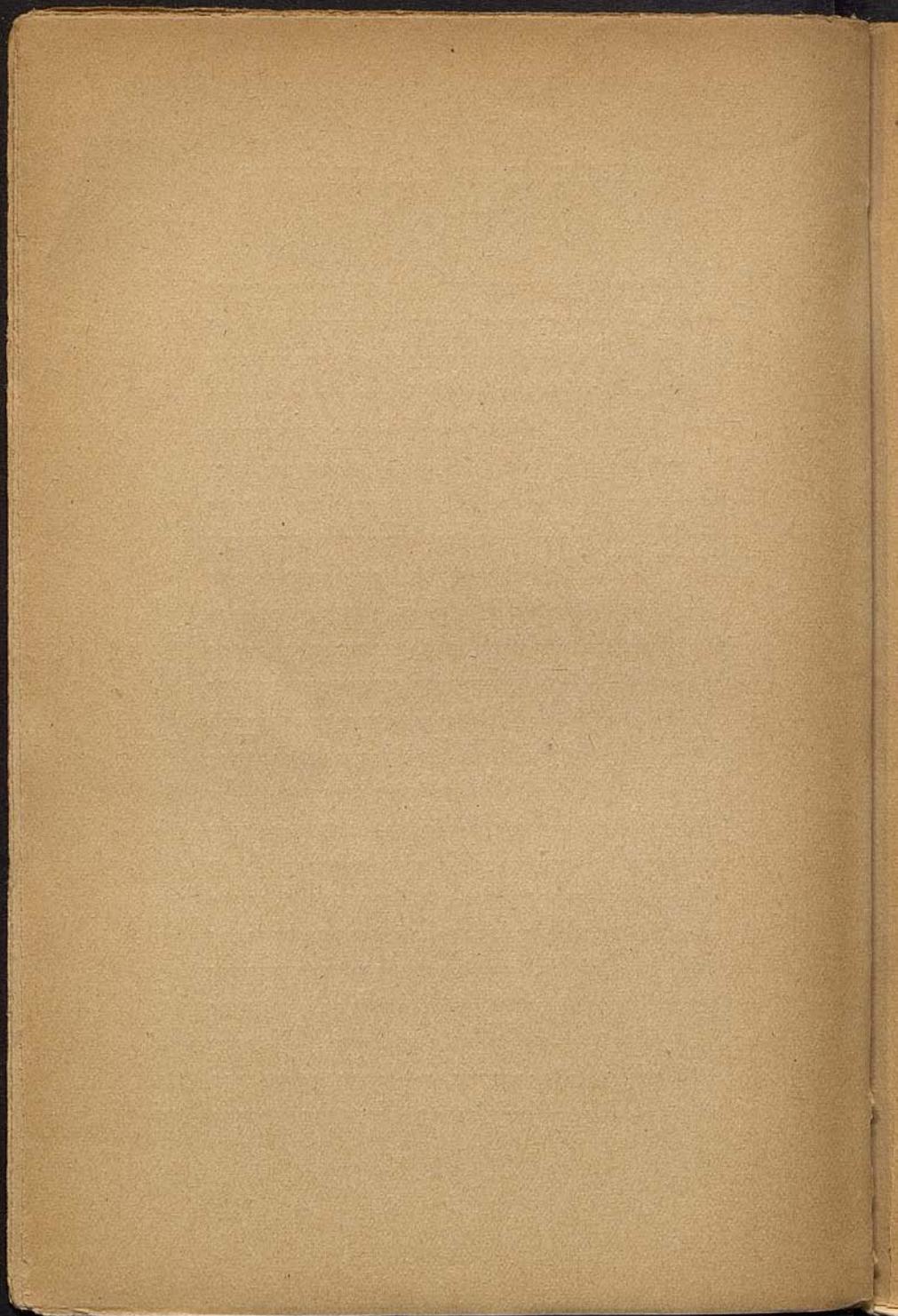
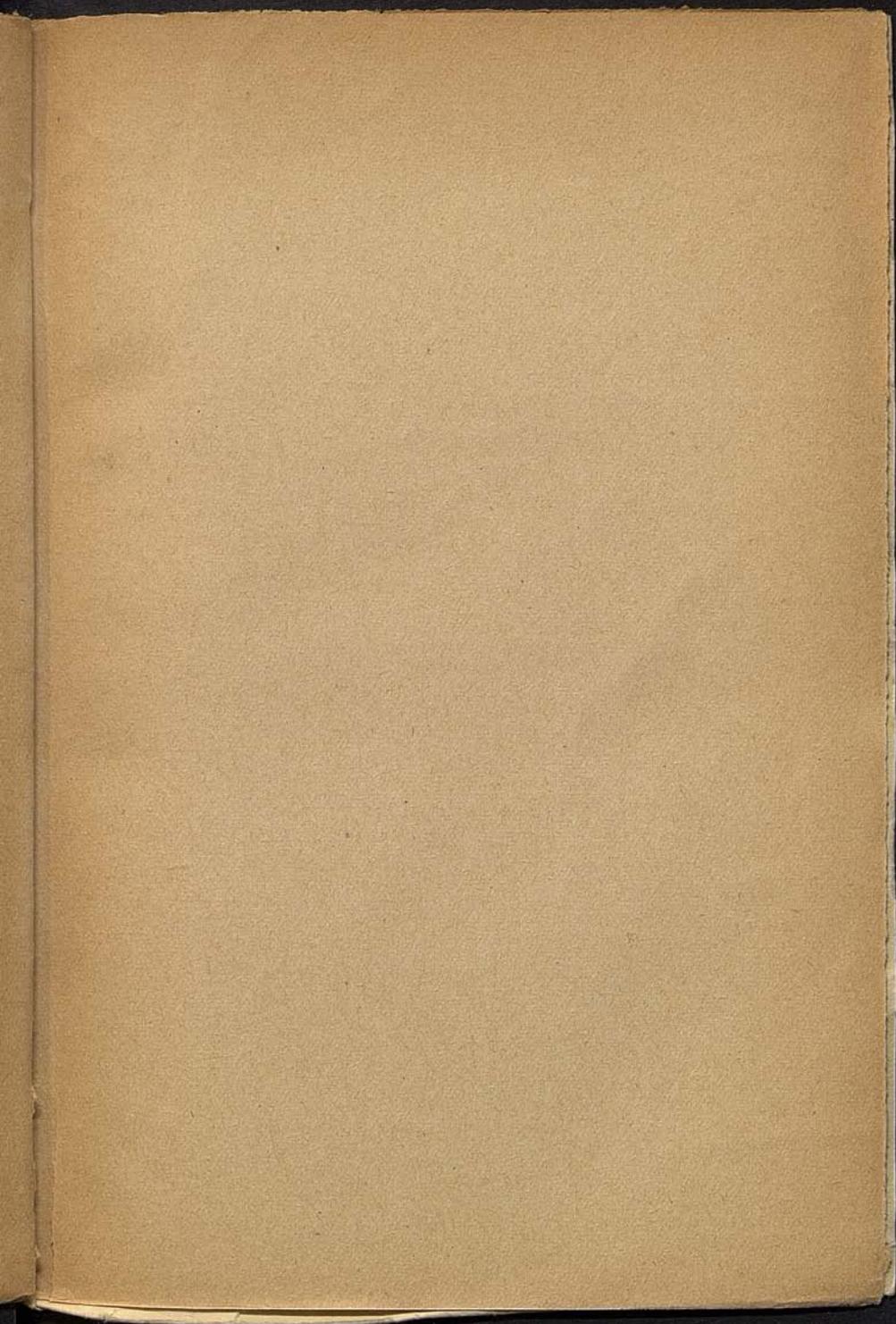
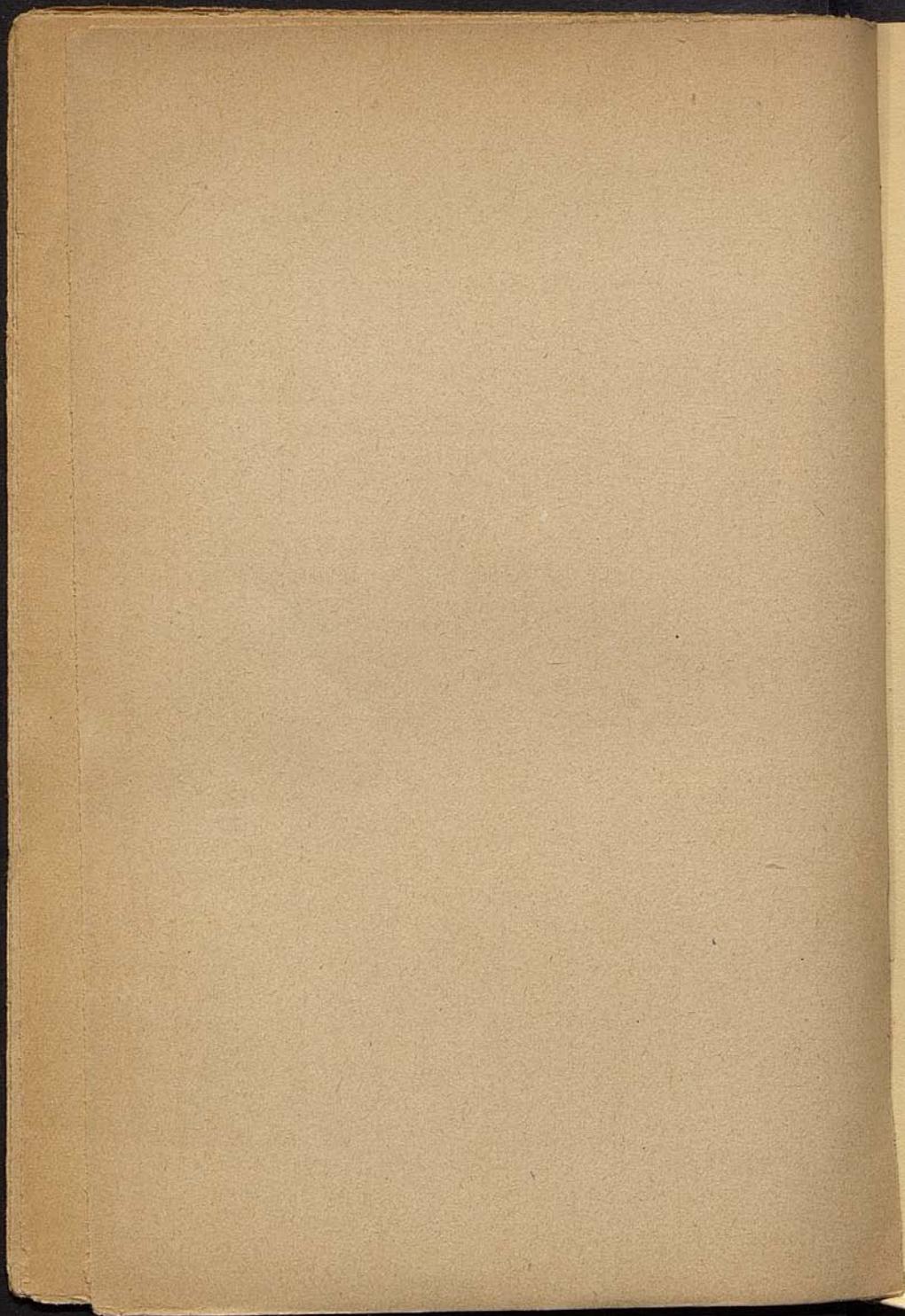


TABLE DES MATIÈRES

1. A mes lecteurs	9
2. Cor-Sica	13
3. La Tour maudite	15
4. Une mésaventure du diable.....	18
5. Le Moulin Fantôme	21
6. Le feu du Busso.....	25
7. La bataille du Monte d'Oro	28
8. La Roche au Moine	32
9. La Tête du Maure.....	35
10. La Voix du Bevineo.....	39
11. Le Pont du Paradis.....	43
12. Le Monte Tafonato	47
13. La Vigne de l'Evêque.....	50
14. Le miracle de Fra' Guglielmo.....	54
15. Le Lion de Roccapina.....	58
16. La grotte de Saint-François.....	61
17. Le Frate et la Suora.....	65
18. Novembre	68
19. Dans le maquis.....	71
20. Chez les Sauvages.....	76
21. Encore une histoire de bandits.....	80
22. Bastelica. — La Maison Sampiero.....	83
23. Berceuse corse	87
24. Chant guerrier des Corses.....	89







334

